

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 4

La Fatalité et la Nature dans Madame Bovary ⁽¹⁾

PAR M^{me} LORENZA MARANINI

Professeur de Littérature Française à l'Université de Pavie

Dans la dernière lecture que j'avais faite de « Madame Bovary », ce qui m'avait le plus profondément saisie, c'était la composition, que j'appellerai musicale, de ce grand livre. J'avais senti, presque avec souffrance, une angoisse tragique s'y exprimer d'un bout à l'autre dans un superbe crescendo, tout en s'enrobant dans une composition parfaite et fournie.

Un jour, étant en train de parler à mes élèves du matérialisme et du réalisme, je cherchais à exprimer par mes pauvres paroles ce que Flaubert écrivit avec le charme de son style immortel : cette inquiétude qui se fait entendre dès les premières pages, comme une note interrogative et timide, et qui se change peu à peu en un rythme insistant et obsédant, jusqu'à la crise finale, à cette course désespérée d'Emma, du château de Rodolphe à la pharmacie, et à ce geste, terrible et définitif, qu'elle accomplit sous les yeux terrifiés de l'innocent Justin. Je voyais ici (j'oserais dire : je ne voyais qu'ici) la grandeur de Flaubert, c'est-à-dire dans sa puissance à tisser, dans un livre au cadre réaliste et d'un réalisme minutieux, une trame accordée d'une façon tout à fait musicale : c'est un chant d'innocence, un je ne sais quoi de hardi et de candide, se changeant en une interrogation pleine d'angoisse, restée sans réponse ; ce sont des cris étouffés de révolte et, à la fin, un hurlement atroce de refus et de mort, le hurlement désenchanté d'Emma agonisante. Je cherchais à mettre en évidence la méthode flaubertienne par laquelle l'inquiétude et l'angoisse de son héroïne s'enregistrent en une composition symphonique ; je cherchais aussi à montrer comment toutes les Voix du livre : voix de Charles, voix de Rodolphe, voix de Léon et même de Homais, étaient accordées d'une façon instrumentale à la voix d'Emma, voix qui pleure et crie jusqu'au déchirement, plus haute que toutes les autres. Le premier violon gémit, pendant que les autres instruments, d'un ton tantôt humble tantôt impérieux, continuent à tresser leurs thèmes, s'introduisant de temps à autre dans la plainte et dans le gémissement qu'ils accompagnent.

Aussi voyais-je le réalisme flaubertien se résoudre en une partie de la symphonie ; il était comme le deutéragoniste de la tragédie : en effet, c'est contre un réalisme ironique et implacable qui l'environne et l'enferme de tous les côtés, qu'Emma, se débattant en vain, se heurte douloureusement, jusqu'à en mourir.

Mon point de vue regardait exclusivement la composition du roman, dont chaque élément me semblait converger vers la crise finale, cette crise qui devait donner le visage de la dissolution et de la mort à ce « quelque chose de funeste et incompréhensible » que Charles, tout aveugle qu'il était, avait pourtant senti circuler vaguement autour de lui. Mais, le jour suivant, un de mes élèves m'adressa une question qui, de prime abord, me laissa interdite : était-ce Emma Bovary ou Thérèse Raquin qui me

(1) Le texte ci-dessus publié est la traduction assurée par l'auteur d'une thèse écrite en italien et récemment publiée à Pavie.

semblait la plus coupable ? Comme j'avais encore fixée devant moi l'image de Flaubert qui m'est familière, d'un Flaubert rêvant un livre qui serait du style pur, sans contenu, sans objet, j'allais répondre que c'était là un problème n'ayant aucun sens. Le lecteur et l'exégète avaient à s'occuper du style, du rythme où les événements et les personnages trouvaient leur forme expressive et non d'autre chose. Toutefois, je me retins, comme si j'avais été saisie d'un doute, craignant presque de tomber dans un piège que cette question, pourtant si naïve, avait l'air de receler : cette manière ingénue et convaincue d'envisager les problèmes proposés par mes lectures n'avait-elle pas été, autrefois, la mienne ? En oubliant presque le livre, j'en suivais les personnages avec ma fantaisie et avec mon sentiment. Le livre n'existait presque pas, mais les personnages, eux, vivaient ; ils me proposaient souvent des problèmes moraux, concrets, vécus, exigeant avec insistance une solution. C'est ainsi que j'avais lu les chefs-d'œuvre qui ont été les amis de ma jeunesse, c'est ainsi que j'en avais causé avec ceux qui s'étaient montrés disposés à m'écouter. C'est pourquoi la question que mon élève venait de me poser m'avait, en un certain sens, troublée ; c'était ma voix d'il y a vingt ans que je venais d'entendre, ma propre voix, même si, ensuite, j'avais fini par diriger ailleurs mes recherches et par considérer ces premières exigences comme le résultat d'une forme d'esprit moraliste et tout à fait dépassée. Mais je n'avais pas été la seule à envisager de cette façon le problème des personnages ; n'importe quel jeune lecteur assez intelligent et curieux pour s'intéresser à un certain genre de lectures, les envisage de cette façon. « Dans vingt ans, toi aussi, me disais-je, tu liras autrement, mais d'autres liront comme tu le fais aujourd'hui ». C'est la manière de lire de ceux qui oublient l'œuvre d'art, pour croire en elle comme on croit dans la vie. Personnages et vicissitudes ne se révèlent pas à un tel lecteur sous le signe du Style, mais ils sont pour lui la vie, la vie sans solution, qui se présente incertaine, difficile, non jugée, mais exprimant une sorte d'exigence à être jugée : peut-être était-ce une volonté secrète de l'écrivain qui se révélait dans cette exigence d'un jugement moral ? Que de fois je m'étais demandée si tel ou tel personnage était ou n'était pas coupable, et en avançant dans la voie que l'auteur m'avait qu'indiquée, je cherchais la réponse que les livres, en eux-mêmes, ne donnaient guère.

Plus tard, je commençais à me demander de quelle manière, par quelle méthode, l'écrivain avait réussi à créer des personnages si authentiques que leurs problèmes étaient sentis par les lecteurs comme des problèmes de vie. Aussi me demandais-je si la manière de lire à laquelle j'ai abouti était vraiment la seule légitime ; l'autre ne l'était-elle pas autant et même davantage, puisque c'était la manière de lire à laquelle adhère immédiatement tout esprit peu expérimenté, il est vrai, des problèmes du style, mais sensible à ce que le style veut, après tout, signifier pour l'homme.

Un grand écrivain travaille-t-il pour quelques personnes cultivées et lettrées ou bien pour tous les hommes ? C'est là le succès d'un Zola, d'un Flaubert ; et encore plus que leurs succès, c'est là leur vie, le signe de leur vie : à savoir qu'il y a, aujourd'hui comme hier, des lecteurs qui se posent, à propos de certains personnages, des problèmes de vie dont ils éprouvent toute l'urgence. Je me demandais aussi si une lecture n'envisageant que des problèmes de style, de composition, de construction, ne serait aussi incomplète qu'une lecture envisageant seulement la psychologie des personnages et le problème de leur responsabilité. Les problèmes du style ne se résolvaient-ils donc pas dans le fait que ces personnages vivaient une vie si réelle qu'ils posaient au lecteur le problème même de la responsabilité, d'une façon urgente et anxieuse ? Les problèmes du style avaient une vie secrète, souterraine, dont le

lecteur ne se rendait aucun compte : le style était comme une sève circulant dans les personnages, les nourrissant jusqu'à en faire des créatures charnelles — et le fait esthétique avait une valeur en tant qu'il donnait une forme concrète, une existence tangible au fait moral. Responsabilité ou nécessité ? Zola et Flaubert étaient d'autant plus vivants qu'ils avaient donné une voix humaine et une forme brûlante de réalité à ce dilemme éternel.

Était-ce là ce que Flaubert avait cherché ? Je n'en suis point sûre ; mais il m'apparaissait évident que c'était là ce qu'il avait réalisé, dans son style et par son style.

**

Je quittai donc mon plan pour me mettre sur celui de l'interlocuteur. Qu'avait-il voulu dire, par sa question elle-même ? Sans doute que c'était Emma la plus coupable. Il avait senti, dans le livre de Zola, le poids d'une contrainte imposée à un être vivant qui fatalement devait aboutir à l'explosion violente et brutale du meurtre ; et il l'avait, en un certain sens, absoute, en lui concédant bien des circonstances atténuantes. A Emma, au contraire, il n'avait rien concédé et durement condamnée. Elle avait un mari qui l'aimait, elle avait reçu de l'éducation au couvent ; que cherchait-elle ? Quelque chose qui n'existe pas, et sa condition, tout compte fait, était celle de bien d'autres femmes. Sans doute, cette condamnation était suggérée par Flaubert lui-même : pour Emma, à un moment donné, il ne restait d'autre solution possible que cette poignée d'un poison si amer ! C'est ainsi que Flaubert lui-même a jugé peut-être, mais non sans avoir profondément connu et parfaitement exprimé la détresse de la malheureuse femme. On dirait même qu'il ne croit guère à la liberté de son héroïne. Dans *Madame Bovary*, tout n'est pourtant pas résolu et jugé comme dans *Thérèse Raquin*. Une froide condamnation plane sans doute sur Emma ; au même temps, une connaissance si intime et si tortueuse de sa tragédie circule entre les lignes que, malgré l'ironie, ou plutôt par l'ironie elle-même, une parole charitable se fait entendre, pareille à celles qu'ont les mères pour leurs enfants coupables ; oui, celles qui se souviennent de l'enfance de leurs enfants, ne savent croire ni dans leur liberté ni dans leur culpabilité, mais seulement dans leur malheur.

Flaubert représente une Emma que l'on peut, que l'on doit condamner. La vie la condamne, ses amants la condamnent, elle-même se condamne. Mais Charles qui l'a aimée de son amour malheureux, qui l'a aimée sans pouvoir l'atteindre, dégage, à la fin, cette femme infortunée du poids d'une responsabilité trop grande pour celle dont les beaux yeux de jeune fille avaient exprimé « une hardiesse candide ».

**

On dirait qu'une conscience tragique de la fatalité pénètre toute une branche de la littérature française ; aussi les Français sont-ils, en un certain sens, les véritables héritiers des Grecs. Si Corneille a chanté la liberté de l'homme à l'âme généreuse, la liberté de vouloir et de vaincre (bien souvent, comme Polyeucte, à travers la mort, il est vrai), sa voix n'a pas eu les échos innombrables de la voix de Racine, qui ne concède à l'homme que la possibilité d'une lutte inutile et la conscience douloureuse et plaintive de son propre mal et de sa propre ruine. C'est encore ainsi que luttent les personnages de Zola et ce qui fait la beauté de son œuvre défectueuse et excessive, c'est la conscience et la prescience que ses personnages ont de la décadence et de la ruine qui les attendent ; c'est encore leur mélancolie et ce sentiment de nullité qui circule tout autour de leurs efforts les plus serrés et les plus tendus : « ...Quand il pensait

à ces choses, un vacillement pâlisait dans ses yeux noirs, la courte angoisse de la lésion dont il couvait l'inconnu, dans sa belle santé de jeunesse... ». Voilà Etienne, dans *Germinal*. Et voilà encore Etienne après le meurtre : « Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat... Ses cheveux se dressaient devant l'horreur de ce meurtre, et malgré la révolte de son éducation, une allégresse faisait battre son cœur, la joie animale d'un appétit enfin satisfait ».

Héritage, milieu : des termes nouveaux, donnant un nom nouveau à la conscience racinienne du mal de la vie ; le naturalisme et le réalisme ont eu une conscience aiguë d'une « nécessité » planant sur l'homme, et j'oserais presque dire que l'on entend dans leur voix, encore vivante, l'angoisse de Racine et de ses héros se déplorant eux-mêmes, dans la crise qui les emporte et qui les détruit.

Oui, tu as bien senti « la nécessité » qui tenaillait la chair de Thérèse Raquin ; mais je veux te dire que la même nécessité tenaillait le cœur d'Emma ; mais cette vérité, dans l'œuvre de Flaubert, est une vérité qui se cache, comme voilée par une pudeur profonde : la fatalité s'y exprime en des paroles discrètes, Flaubert ne l'invoquant jamais à haute voix ; ce n'est qu'à la fin qu'il la suggère dans cette lamentation navrée et résignée de Charles Bovary : « Je ne vous en veux pas, non, je ne vous en veux plus ! » Il ajouta même un grand mot, le seul qu'il n'ait jamais dit :

— C'est la faute de la fatalité !

Fatalité ! C'est donc un « grand mot », celui-là, pour Flaubert. Et c'est un mot qu'il accepte. L'homme qui ne l'accepte pas, c'est Rodolphe, c'est l'homme au « tempérament brutal et à l'intelligence perspicace », l'homme heureux et méprisable qui a déchainé la crise tragique sans y être entraîné ; Rodolphe, le brutal, le perspicace, l'impassible, celui qui reste toujours au dehors du flux tragique de l'existence. « Rodolphe, qui avait conduit cette fatalité-là, le trouva bien débonnaire pour un homme dans sa situation, comique même, et un peu vil ».

Non, il n'était ni comique, ni vil, en ce moment, le malheureux ; ayant atteint la dernière extrémité de la douleur, il était désormais un « moribond » ; l'homme à l'esprit tranquille et à la chair contente, aveugle, maladroit, naïf, était maintenant quelqu'un qui avait tout compris, comme peuvent comprendre, seuls, ceux que la mort effleure de son aile et que la vie abandonne lentement.

Je parlais un jour d'Emma Bovary avec une personne plus avancée que moi dans l'âge et dans l'expérience ; et elle prétendait qu'en Emma, malgré tout, était restée quelque âme encore vierge. Voilà ce qui va paraître étrange, incompréhensible même : n'était-elle pas gravement coupable, ayant eu un mari et des amants, cette femme morte empoisonnée par ses propres mains ? Toutefois, il y avait en elle quelque chose qu'elle n'avait pu donner, qui était devenu « la cause » de sa damnation et de sa ruine, au lieu de s'épanouir en douceur, en maternité, en une sorte de pureté nouvelle acquise par le dévouement et dans le dévouement. Ce ne sont pas là les mots de Flaubert, Flaubert était un trop grand écrivain pour « développer » ainsi. Mais « relisons », dirait Alain, « les grands écrivains disent tout ce qu'il faut, mais ils le disent une seule fois ».

« Comment dire un insaisissable malaise qui change d'aspect comme les nuées, qui tourbillonne comme le vent ? Les mots lui manquaient donc, l'occasion, la hardiesse.

« Si Charles l'avait voulu cependant, s'il s'en fut douté, si son regard,

une seule fois, fut venu à la rencontre de sa pensée, il lui semblait qu'une abondance subite se serait détachée de son cœur, comme tombe la récolte d'un espalier, quand on y porte la main. Mais, à mesure que se serrait davantage l'intimité de leur vie, un détachement intérieur se faisait, qui la déliait de lui ». Et Charles avait alors « l'esprit tranquille et la chair contente ! ».

Oui, ce fut justement cette abondance qui aurait dû tomber comme un fruit mûr dans la main de l'homme, qui, n'ayant pas été cueillie, se changea en un mal profond et mortel : quelque chose de vierge resta donc dans cette femme souillée et corrompue ; c'est une vérité que Flaubert nous montre sans la dire, en poète, par une image solennelle et inoubliable, une image ayant la valeur d'un symbole.

Peut-être, Charles, si aveugle qu'il était, en avait-il une conscience obscure, une de ces consciences qui se révèlent dans les rêves, dans les pressentiments, en de vagues malaises incoutés, jusque dans la tranquillité de l'esprit et dans le contentement de la chair et que la douleur déclanche sans expliquer ?

Aussi voulut-il, pour le vêtement de la morte, sa robe candide de mariée. Elle gisait donc sous le long voile qui la couvrait jusqu'aux souliers de satin, et les femmes qui venaient de l'habiller disaient en soupirant : « Regardez-la, comme elle est mignonne encore !... » Mais quand on lui souleva la tête pour lui mettre sa couronne, un flot de liquides noirs sortit de sa bouche, en souillant la robe candide de la femme qui, dans l'immobilité de la mort et dans la clarté indistincte de la nuit, se confondait avec d'anciens souvenirs de grâce et de franche candeur. C'est ainsi que Charles la contempla : « ...Il lui semblait que, s'épanchant en dehors d'elle-même, elle se perdait confusément dans l'entourage des choses, dans le silence, dans la nuit, dans le vent qui passait, dans les senteurs humides qui montaient. Puis, tout à coup, il la voyait dans le jardin de Tostes, sur le banc, contre la haie d'épines, ou bien à Rouen, dans les rues, sur le seuil de leur maison, dans la cour des Bertaux. Il entendait encore le rire des garçons en gaité qui dansaient sous les pommiers ; la chambre était pleine du parfum de sa chevelure, et sa robe lui frissonnait dans les bras avec un bruit d'étincelles. C'était la même, celle-là ! ». Charles soulève ce voile candide, en palpitant ; il voit alors, avec une horreur inexprimable, le flot des poisons noirs qui souillent à jamais la dernière image virginale, douce et troublante illusion de la nuit.

La fatalité d'Emma se révèle en quelque chose de manqué, d'inachevé, qui fait partie de sa personnalité, dès l'origine : son hystérie elle-même n'est qu'un symptôme et non la cause du mal : « ...Sur la terrasse des maisons, dit Flaubert, la pluie fait des lacs quand les gouttières sont bouchées... » Il porte donc Emma à la même condition que tu as bien comprise en Thérèse Raquin. Emma « ...gardait aux coins de la bouche cette immobile contraction qui plisse la figure des vieilles filles et celle des ambitieux déçus... ».

Lors de ses premières amours avec Rodolphe, elle a encore la naïveté de la collégienne et ensuite l'enthousiasme plein d'ardeur et d'étonnement du premier assouvissement. Ce n'est que plus tard que survient l'angoisse, liée fatalement aux conditions de l'adultère. Mais quand elle croit qu'elle pourra rompre le cercle qui l'étreint, elle s'épanouit comme une jeune mariée : « ...elle avait cette indéfinissable beauté qui résulte de la joie, de l'enthousiasme, et qui n'est que l'harmonie du tempérament avec les circonstances ». Et voilà déjà les paroles d'un naturaliste : « ...Ses convoitises, ses chagrins, l'expérience du plaisir et ses illusions toujours

jeunes, comme font aux fleurs le fumier, la pluie, le vent et le soleil, l'avaient par gradation développée, et elle s'épanouissait enfin dans la plénitude de sa nature ».

De ces temps Charles, en rentrant la nuit, la croit endormie, et, tout en la contemplant, il s'abandonne à sa propre rêverie : il rêve une félicité toujours égale. Emma fait semblant de dormir, perdue en d'autres rêves, en ses propres rêves. Ce sont des rêves également naïfs, des rêves de jeune fille qui ignore la vie réelle et qui ont le nom de Rodolphe, mais d'un Rodolphe qui n'existe pas, et qui n'est pas l'homme dur et perspicace qui l'a dominée. C'est une page déchirante : Charles voit dans son rêve une Emma tranquille, heureuse avec lui et par lui. Emma rêve une autre vie qui ne sera pas, dont le centre est un Rodolphe irréel : parallélisme des rêveries de deux enfants autrement inexpérimentés et trompés. Mais Charles est pour Emma « absent à jamais, impossible et anéanti ».

**

C'est une déesse implacable que la Vénus de Racine : ni sacrifices, ni prières, ni larmes ne sauraient l'apaiser : Phèdre n'aura d'autre délivrance que la mort. La même dureté est dans la nature qui travaille et bouleverse Emma Bovary aussi bien que Thérèse Raquin. Ce n'est que dans la mort que la déesse Nature, aussi implacable et féroce que la Vénus racinienne, détend son étreinte et lâche sa proie. Alors seulement la voix de Charles peut arriver au cœur d'Emma, alors seulement elle peut l'écouter sans haine et lui répondre sans hypocrisie. Pour la première fois, elle en a pitié ; pour la première fois, elle sent, sans rancune, la grandeur de son dévouement et de sa bonté.

« Elle en avait fini, songeait-elle, avec toutes les trahisons, les bassesses et les innombrables convoitises qui la torturaient. Elle ne haïssait personne, maintenant. Une confusion de crépuscule s'abattait en sa pensée, et de tous les bruits de la terre, Emma n'entendait plus que l'intermittente lamentation de ce pauvre cœur, douce et indistincte, comme le dernier écho d'une symphonie qui s'éloigne ». C'est ainsi que le pauvre Charles l'accompagne à la fin ; elle peut, maintenant, en accueillir l'amour avec la douceur détachée de ceux qui vont prendre congé à jamais, puisqu'elle est, désormais, déliée de la vie ; et les sanglots de Charles ne sont plus que l'écho mourant d'une symphonie qui s'éloigne. Mais quand la vie battait dans toutes ses veines, elle en avait haï jusqu'à la bonté patiente : « N'était-il pas... comme l'ardillon pointu de cette courroie complexe qui la bouclait de tous côtés ? »

L'hystérie d'Emma n'est pas la cause du mal, mais la conséquence du mariage manqué, et les douleurs d'Emma sont justement celles que Proust appelait « les douleurs des vierges et des paresseux », aggravées même par la conscience tragique d'être à jamais une prisonnière.

Avec un art délicat, Flaubert nous révèle l'impossibilité d'Emma et de Charles à se rencontrer sur le même plan : il n'y a pas de véritable mariage entre eux, tout se passe dans un monde illusoire auquel Charles croit tout seul. Aussitôt après le mariage, un parallélisme invincible s'instaure dans les pensées et les sensations du mari et de la femme. Au lendemain du mariage, « c'est lui... que l'on eût pris pour la vierge de la veille, tandis que la mariée ne laissait rien découvrir d'où l'on pût deviner quelque chose... Mais Charles ne dissimulait rien... ».

Quand Emma arrive dans la maison de son mari, c'est encore le silence sur ses sentiments. « ...Sur le secrétaire, près de la fenêtre, il y avait, dans une carafe, un bouquet de fleurs d'oranger, nouées par des rubans de satin blanc. C'était un bouquet de mariée, le bouquet de

l'autre ! Elle le regarda. Charles s'en aperçut, il le prit et l'alla porter au grenier, tandis que, assise dans un fauteuil, Emma songeait à son bouquet de mariage, qui était emballé dans un carton, et se demandait, en rêvant, ce qu'on ferait si, par hasard, elle venait à mourir ».

« Elle s'occupa, le premier jour, à méditer des changements dans la maison... ». Elle s'occupa, rien autre chose. Mais Charles est heureux, insouciant. Chaque matin, il quitte sa maison, le cœur plein des félicités de la nuit, « l'esprit tranquille, la chair contente... ». Il ne sait pas retenir ses tendres expansions et Emma le repousse, souriante et ennuyée, « ...comme on fait à un enfant qui se pend après vous ».

Toutes les données du drame sont déjà présentes : Emma et Charles restent seuls, l'un à côté de l'autre. Charles est seul dans son bonheur qui est une illusion, Emma est seule dans sa stupeur désenchantée, dans sa recherche inquiète ; qu'est-ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de « félicité », « ivresse », « passion » ?

L'angoisse s'aggrave lentement. La rêverie d'Emma traîne au hasard. « ...Sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au Nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur... ».

« ...L'avenir était un corridor tout noir et qui avait, au fond, sa porte bien fermée... ».

C'est dans cette solitude insatisfaite et angoissée que l'hystérie d'Emma grandit. L'hypocrisie aussi grandira, avec l'exaspération impuisante : « ...Elle était si triste et si calme, si douce à la fois et si réservée, que l'on se sentait près d'elle pris par un charme glacial, comme on frissonne dans les églises sous le parfum des fleurs mêlé au froid des marbres... ».

« ...Mais elle était pleine de convoitise, de rage, de haine. Cette robe aux plis droits cachait un cœur bouleversé, et ses lèvres n'en racontaient pas la tourmente... »

« ...Elle restait brisée, haletante, inerte, sanglotant à voix basse et avec des larmes qui coulaient... ».

C'est dans le dialogue avec Félicité que l'on trouve cette parole d'Emma, si claire et navrante : « Vous êtes justement comme la Guérine, raconte la servante à Madame : « Quand ça la prenait trop fort, elle s'en allait toute seule sur le bord de la mer, si bien que le lieutenant de la douane, en faisant sa tournée, souvent la trouvait étendue à plat ventre et pleurant sur les galets... Puis, après son mariage, cela lui a passé, dit-on ».

« Mais moi, reprenait Emma, c'est après mon mariage que ça m'est venu ».

Charles, inconsciemment et sans faute, est donc lui-même la cause de son mal.



Pourtant, dans cette femme dont le nom même désigne désormais une condition intérieure particulière, dans cette femme hystérique cherchant anxieusement ce qui ne se trouve pas et qui n'existe pas, Flaubert avait vu aussi un « esprit positif ». Le couvent où, jeune fille de treize ans à peine sortie de son village, elle avait été menée en pension par son père, c'était le lieu où elle devait écouter pour la première fois « la lamentation sonore des mélancolies romantiques » ; c'était là aussi que son âme avait senti se lever en elle des élans mystiques d'une douceur inattendue.

Ce que l'on apprenait au couvent et ce qu'on y lisait en cachette avait contribué — peut-être dans une mesure égale — à l'exaltation enthousiaste de l'esprit d'Emma, tandis que personne n'avait cherché ce qu'il y avait dans cet esprit de positif, de concret, de campagnard. Les bonnes sœurs n'apprirent certainement pas à Emma comment convoquer vers un but précis les élans de son cœur et l'exaltation de son esprit, comment faire converger tout ce qu'il y avait en elle d'inquiet et d'ardent vers une activité concrète ; elles lui avaient donné cependant beaucoup de bons conseils pour la modestie du corps et pour le salut de l'âme ; trop même, si bien qu'elle fit « comme les chevaux que l'on tire par la bride : elle s'arrêta court et le mors lui sortit des dents. Cet esprit, positif au milieu de ses enthousiasmes, qui avait aimé l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances, et la littérature pour ses excitations passionnelles, s'insurgeait devant les mystères de la foi, de même qu'elle s'irritait davantage contre la discipline, qui était quelque chose d'antipathique à sa constitution ».

Un jour viendra cependant où Emma cherchera à s'appuyer à quelque chose de plus solide que l'amour, mais ce sera encore un naufrage, car elle ne sait pas convoquer ses énergies vers la vie réelle, et personne ne l'aide : ni Charles, qui ne répond pas à ses espoirs, ni le prêtre qui ne sait pas l'écouter. Toujours prêt à satisfaire à ses instincts refoulés et dévoyés, elle ne trouve que le marchand Lheureux, cet atroce Méphistophélès.

Toutefois, aux premiers temps de son mariage, Emma sait conduire sa maison. Elle envoie aux malades le compte des visites, en des lettres qui ne sentent pas la facture. Elle reçoit gentiment les voisins, elle range tout avec goût et avec grâce. Aussi est-elle candide pour longtemps ; au bal du Marquis, elle est Alice au pays des merveilles ; tout la charme, tout l'étonne ; elle se retient de courir en entendant la ritournelle des violons, elle mange sa glace au marasquin les yeux à demi-fermés, en extase ; inexpérimentée et naïve, elle va à la rencontre de tout ce qu'elle ne connaît pas avec une grâce étonnée.

Emma ne sait, ne peut approcher de ce monde rêvé et mal connu avec détachement, pour une seule fois ! Le bal reste dans sa mémoire comme une réalité splendide et perdue, qui ne se dépouille pas de son charme illusoire peu à peu, par la connaissance. Emma rentre chez elle humiliée, pleine d'un regret amer.

« Elle se résigna pourtant : elle serra pieusement dans sa commode sa belle toilette et jusqu'à ses souliers de satin, dont la semelle s'était jaunie à la cire glissante du parquet. Son cœur était comme eux : au frottement de la richesse, il s'était placé dessus quelque chose qui ne s'effacerait pas ».

Emma, dans son désir, confond « les sensualités du luxe avec les joies du cœur, l'élégance des habitudes et les délicatesses du sentiment ». Après le mariage, elle a encore le rêve et les hystérismes et les exaltations de la jeune fille, mais d'une jeune fille qui, étant prisonnière d'un sortilège, sait que la porte qui donne sur la vie lui est barrée à jamais.

Et Charles ? Charles chevauchait tout le jour, par les chemins de traverse, sous la neige et sous la pluie. Sa vie est dure, mais c'est une simple vie d'homme ; il mange sur la table des fermes, écoute des râles, retrousse du linge sale ; mais tous les soirs, il retrouve le charme d'Emma ; son cœur est plein de joie, sans ennui. Pour qu'Emma pût se sauver, il fallait qu'elle sût se joindre à Charles chevauchant sous neige et pluie ; il eût fallu qu'elle partageât cette existence ; il eût fallu que l'esprit positif prit le dessus sur les enthousiasmes et les

rêveries de l'adolescence, de même que sur les élans du cœur, tout en les convoyant dans le chemin de la réalité. C'est à quoi réussit toute jeune fille devenant femme, si l'homme lui donne la paix et la loi ; mais non, si, à côté de celui avec qui elle doit partager la morne existence de tous les jours, elle ne trouve que de la déception et de l'angoisse... Aussi l'esprit positif d'Emma sombra-t-il, d'Emma qui était restée une jeune fille, une Cendrillon au bal de la vie réelle, mais une Cendrillon qu'aucune bonne fée n'avait secourue.

C'est ici que Flaubert se révèle le père des Naturalistes français, lorsqu'il nous fait comprendre sans nous le dire que le romantisme provincial, le lyrisme sentimental et l'inquiétude d'Emma sont en elle une condition qui se prolonge au-delà de l'adolescence, après le mariage, pour durer, en s'aggravant toujours, jusqu'à la mort, parce qu'aucun homme n'a fait d'Emma une véritable femme : ni Charles qui la déçoit, ni Rodolphe qui en détruit la candeur et la quitte, en la laissant veuve du veuvage le plus désolé, celui de la femme corrompue et durcie par l'amertume du désenchantement ; Léon non plus, homme médiocre, subissant en elle une femme inquiète, ayant déjà sombré dans une névrose inguérissable.

L'angoisse d'Emma est donc aussi physique et inéluctable que les fautes et les crimes des héros de Zola. Mais Flaubert ne proclame point, comme Zola, cette vérité. Pour l'exprimer, il garde une pudeur discrète, qui est la pudeur de l'art classique, du grand art. Si le cœur d'Emma est torturé par la rancune et par la convoitise et par la haine, les plis de sa robe sont droits et ses lèvres pudiques et silencieuses pour longtemps. Il y a un homme pourtant qui se rend compte de cette vérité tragique au premier coup d'œil qu'il jette sur Emma et qui l'exprime en des pensées claires et cruelles : c'est Rodolphe, le porteur impassible de la fatalité et de la mort.

« ...Je le crois, se dit-il à lui-même à propos de Charles, très bête. Elle en est fatiguée sans doute... Tandis qu'il trotte à ses malades, on reste à ravauder ses chaussettes. Et on s'ennuie !... Pauvre petite femme ! Ça baille après l'amour comme une carpe sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorerait, j'en suis sûr ».

Cela ! Emma est pour Rodolphe un être que l'on méprise et que l'on convoite, cela, une carpe sur une table de cuisine, qui se meurt du manque d'eau. Et Rodolphe, homme plein d'expérience et froidement avisé, ne s'y trompait point.

Une vie pleine d'erreurs et de fautes aussi graves qu'un crime, il est vrai ; un cœur torturé par la haine et par la rancune, il est vrai ; une faim d'amour inassouvie et qui devient peut-être inassouvissable, il est vrai. Tout de même, Emma, déjà ruinée et perdue, sait encore s'indigner et refuser une certaine espèce de secours ; elle sait encore être « dame » et s'échapper de chez M. Guillemin, le visage fier, le cœur en tumulte.

Dans la pharmacie, elle apparaît à Justin extraordinairement belle et majestueuse comme un fantôme. Et le garçon, dominé, lui remet les clefs qu'elle cherche, et assiste, paralysé et plein d'angoisse, au grand acte final.

« ...Elle alla droit vers la troisième tablette, tant son souvenir la guidait bien, saisit le bocal bleu, en arracha le bouchon, y fourra sa main, et la retirant pleine d'une poudre blanche, elle se mit à manger à même... ». « Puis elle se retourna subitement apaisée et presque dans la sérénité d'un devoir accompli ».

Mais une dernière joie était réservée à son agonie, une joie qu'un cœur vil ne saurait éprouver :

« ...Elle tourna sa figure lentement et parut saisie de joie à voir tout à coup l'étoile violette, sans doute retrouvant, au milieu d'un apaisement extraordinaire, la volupté perdue de ses premiers élancements mystiques, avec des visions de béatitude éternelle qui commençaient ».

Elle n'avait point tout donné : cette abondance qui n'avait pu ou su se détacher de son cœur, était encore là, présente et vivante dans ce corps mourant, dans cet esprit au désespoir :

« Le prêtre se releva pour prendre le crucifix : alors elle allongea le cou comme quelqu'un qui a soif, et collant ses lèvres sur le corps de l'Homme-Dieu, elle y déposa de toute sa force expirante le plus grand baiser d'amour qu'elle eût jamais donné ».

Lorenza MARANINI.

L'Amitié Littéraire d'Emile Zola pour Gustave Flaubert ⁽¹⁾

PAR GABRIEL REUILLARD

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Emile Zola, célébré en septembre dernier, célébration qui s'est longtemps prolongée par une très riche exposition inaugurée à la Bibliothèque Nationale, les Amis de Gustave Flaubert m'ont fait l'honneur de me demander de venir vous parler de l'amitié de Flaubert et Zola.

Ce sera donc le propos de cet entretien.

Flaubert appartenait à la génération précédant celle de Zola. Le procès de « Madame Bovary » l'avait placé au premier rang des écrivains non conformistes d'alors, qui revendiquaient le droit de tout exprimer, pourvu que ce fut avec art.

Aux yeux de ses cadets, il représentait la Littérature dans ce qu'elle avait de plus définitif et de plus haut : une sorte de sacerdoce. Ces jeunes gens, nourris de ses œuvres, ambitionnaient comme lui d'exercer après lui le même pouvoir d'affranchissement, chacun, bien entendu, selon son propre tempérament.

Flaubert, injustement et durement attaqué, n'avait cessé de batailler pour que la beauté de la forme fut mise, dans le roman, au service de la vérité. La vie, il voulait peindre la vie dans toutes ses manifestations, belles ou laides, petites ou grandioses.

D'abord, Zola, sans connaître Flaubert personnellement, s'en fait un portrait moral et intellectuel d'après la lecture de ses œuvres. Il voit en lui (je cite textuellement) « le peintre et le philosophe de la vie moderne ».

C'est dire qu'il est assez décontenancé lors des premières visites qu'il

(1) Le texte de cet article est celui de la conférence faite par M. Gabriel Reuillard, à la Société des Amis de Flaubert, le dimanche 21 décembre 1952.

rend, dans cet appartement de la rue Murillo où venait s'installer Flaubert quand il abandonnait Croisset pour une période plus ou moins longue.

Ce fut alors qu'il rencontra (je le cite à nouveau) « un romantique impénitent » qui « l'étourdissait pendant des heures sous un déluge de théories stupéfiantes ». Zola, qui se voulait naturaliste comme chacun sait ; Zola, qui se piquait de peindre la seule réalité, ne s'était pas encore rendu compte qu'il y avait en lui aussi un impénitent romantique où, pour mieux dire peut-être, une sorte de visionnaire épique de la réalité, dont l'art grossissant s'exprimait parfois en pages truculentes, débordantes d'images lyriques, telles que la description du Paradou dans *Le Rêve* et la « Symphonie des Fromages » du *Ventre de Paris*.

Cette première déception, que Zola affirmait avoir remarqué chez d'autres confrères qui venaient voir le romancier, assure sa fille, Denise Leblond-Zola, dans le livre pieux qu'elle a consacré à son père, « Emile Zola raconté par sa fille », s'effaça bientôt quand il apprend à mieux connaître Flaubert. Elle affirme même qu'il l'aima plus qu'aucun autre de ses amis et se plaisait à proclamer qu'il le considérait comme le père du naturalisme, se reconnaissant, lui, comme son disciple.

Il est vrai que Flaubert pouvait prêter trop aisément à cette facile confusion aux réunions hebdomadaires de la rue Murillo. Alphonse Daudet, dans une étude sur Tourguéneff, montre Flaubert « hâbleur, frondeur, avec sa voix de trompette aux Gardes, la puissante ironie de son observation, ses allures de Normand de la conquête ».

Zola ne se montre pas moins net quand il en parle. Il le peint s'irritant jusqu'à l'emportement pour des détails de composition littéraire, suffocant de colère à la contradiction. M^{me} Zola avait gardé le même souvenir du vieil ami de son mari, et à plus de quatre-vingts ans, parlait encore de ces terribles emportements qui, rapporte la fille de l'auteur des Rougon-Macquart (et je la cite encore) « le soulevaient brusquement, parfois à table, et dont la violence jetait le malaise et le trouble parmi les convives ».

M^{me} Zola l'avait vu soudain tant de fois hors de lui, écarlate, arrachant sa cravate et son faux-col, se levant, allant à la fenêtre, puis reprenant sa place, « calme, très doux, un peu confus, mais évidemment tout près à recommencer ».

Au lendemain de la mort de Flaubert, Zola mentionne encore la facilité qu'il avait de se tromper sur les hommes et les choses et à se mettre en colère : « C'était un homme très bon, a-t-il écrit, plein d'enfantillages et d'innocences, un cœur très chaud, qui éclatait d'indignation à la plus légère blessure. Son charme puissant se trouvait là et voilà pourquoi nous l'adorions tous comme un père ».

De plus, il admirait en lui le bourreau de travail qui, par souci d'exactitude, menait, avant de prendre la plume, un énorme labeur de documentation, n'hésitant pas à fouiller vingt volumes pour en extraire un seul renseignement. Lui-même, enclin à la même précision, se plut à l'imiter, allant également aussi loin que possible dans cette ingrate besogne préparatoire. Zola prit rang parmi les familiers de la rue Murillo avec Goncourt, Maupassant et Tourguéneff, à peu près à la même époque qu'Alphonse Daudet.

Au retentissant échec de l'œuvre dramatique de Flaubert, « Le Candidat », créé au Vaudeville le 11 mars 1894, Zola se trouvait dans la salle. Il battait les couloirs comme pour lui-même. René Descharmes et René Dumesnil ont rappelé dans leurs livres, « Autour de Flaubert », que Maupassant avait « fait » la salle. Daudet, Goncourt et Bergerat tentèrent de donner le change à leur maître sur l'insuccès. Il n'en retira pas moins

sa pièce, regrettant seulement de n'avoir pas gagné, avec cette œuvre, quelques milliers de francs pour remeubler Croisset selon son goût, bien qu'il fut assez peu ami du bibelot et du décorum.

Après cette chute du « Candidat », il eut l'idée de fonder le fameux dîner des auteurs sifflés. Goncourt, avec « Henriette Maréchal » ; Daudet, avec « Lise Tavernier » et « L'Arlésienne », et Zola, avec toutes ses pièces, entraient de droit dans cette sensationnelle phalange. Tourguénéff, lui aussi, qui prétendait avoir été sifflé dans son pays.

Les cinq des dimanches de Flaubert se retrouvaient aux jeudis de Zola, ainsi qu'aux réceptions du ménage Charpentier, éditeur des naturalistes.

La gêne et les inconvénients de l'âge se faisant sentir, Flaubert ne venant plus à Paris que de loin en loin, le petit groupe devient moins cohérent ou, pour mieux dire, moins lié. Zola s'en plaint en termes non équivoques : « Eh bien, mon bon ami, que devenez-vous donc, demande-t-il à Flaubert le 3 janvier 1877. Vous savez que nous gémissons tous. On vous réclame, on a besoin de vous. Les dimanches sont mortels. Vous me gênez mon hiver en venant à Paris si tard. Le pis est que nous ne nous voyons plus les uns les autres, car vous n'êtes plus là pour nous réunir... ». C'est net. C'est clair. Flaubert était le point de ralliement.

Nul n'ignore combien les dernières années de Flaubert furent attristées par la mort de sa mère, de ses amis Bouilhet, Duplan, Louise Colet et George Sand, malgré la fidélité de son « vieux » Laporte, qui ne le quittait guère. Aussi par la ruine de sa nièce qui avait provoqué la sienne, bien que son action littéraire, qui s'affirmait de jour en jour, lui valut les hommages de nouveaux jeunes : Mirbeau, Huysmans, Hennique, Céard, sans omettre Maupassant, le plus fidèle de ses disciples.

Ces jeunes s'affirment hautement les continuateurs de Flaubert et de Zola. Ils organisent pour les fêter avec Goncourt, à l'occasion de la publication d'« Un Cœur simple » en feuilleton dans « La République des Lettres » de Catulle Mendès, un dîner où il les invitent chez Trapp, restaurateur, rue Saint-Lazare, le 13 avril 1877. Ce dîner provoque dans la presse de nombreux échos tendancieux. Les journalistes s'en donnent à cœur-joie. Ils voient, dans ces modestes agapes, la formation du groupe naturaliste. Les six jeunes qui fêtaient leurs aînés sont Alexis, Céard, Hennique, Huysmans, Mirbeau, Guy de Valmont, ce dernier n'étant autre que Maupassant. « La République des Lettres », qui se prétend bien informer et doit l'être, en effet, de première main par l'un des neuf convives, publie ce menu fantaisiste : « Potage purée Bovary ; Truite saumonée à la Fille Elise ; Poularde truffée à la Saint-Antoine ; Artichaut au Cœur simple ; Parfait naturaliste ; Vin de Coupeau ; Liqueur de l'Assommoir ».

L'informateur anonyme, à peine masqué pourtant, stipule que « M. Gustave Flaubert, qui a d'autres disciples, remarque l'absence des anguilles à la Carthaginoise et des pigeons à la Salambô ».

Céard souligne, après avoir rappelé cet écho de « La République des Lettres », que les détails de ce menu valent seulement par leur absolue fantaisie. On s'en serait douté. Ajoutons qu'ils sont inexacts, ainsi que la date du repas, qui n'eut pas lieu vendredi 13, comme il fut imprimé, mais lundi 16 avril, qu'il faut considérer, si l'on se pique d'écrire l'histoire littéraire avec certitude, comme date de la constitution de la fameuse école naturaliste.

Paul Alexis bat une fois de plus le rappel autour de cette nouvelle école en publiant dans « Les Cloches de Paris » — beau titre et qui remet en mémoire le propos bien connu de Lamartine : « Dieu lui-même a besoin

de faire sonner les cloches », en accrochant vigoureusement, sous le titre « La Demi-Douzaine », les six jeunes écrivains qui se signalent ainsi tapageusement (mais nous avons vu beaucoup mieux, beaucoup plus fort depuis, n'est-il pas vrai ?). Sous la signature de Tilsitt, il déclare sans vergogne qu'il est nécessaire « de les battre en brèche », parce qu'ils menacent de gâter tout. « Ah ! s'ils venaient à faire des petits ! », s'indigne-t-il pour amuser la galerie. Et dans les numéros qui suivent celui du 4 juin, il dissèque chacun en détail, un seul trouvant grâce à ses yeux, Huysmans, auquel il veut bien reconnaître « un bout de talent ».

De Flaubert, on le voit, même avant Goncourt et Zola, sortait l'école naturaliste. Encore une fois, c'est lui le père, j'allais écrire le dieu des six catéchumènes d'une religion où la Littérature prime tout, passe avant tout, et l'on peut même écrire par dessus tout.

Pour ces jeunes hommes, qui aiment passionnément les Lettres et rêvent de les servir selon leur idéal, il est la grande conscience, il représente le mâle exemple que l'on doit suivre.

La tendresse filiale que lui porte Maupassant, stimule, par un réflexe d'émulation, l'admiration des autres. Ce culte ne faiblira pas, au contraire. L'auteur de « Bel Ami » le manifesterá jusqu'à son dernier souffle, et après la mort de son maître, auquel il devait tant, il écrit à la nièce de Flaubert, devenue Caroline Commanville, une lettre pathétique dont chaque terme résonne douloureusement et qui mérite — vous allez vous en rendre compte — d'être longuement citée :

« Plus la mort du pauvre Flaubert s'éloigne, plus son souvenir me hante, plus je me sens le cœur endolori et l'esprit isolé. Son image est sans cesse devant moi, je le vois debout, dans sa grande robe de chambre brune qui s'élargissait quand il levait les bras en parlant. Tous ses gestes me reviennent, toutes ses intonations me poursuivent, et des phrases qu'il avait coutume de dire sont dans mon oreille comme s'il les prononçait encore. C'est le commencement des dures séparations, de ce dépècement de notre existence où disparaissent, l'une après l'autre, toutes les personnes que nous aimions, en qui étaient nos souvenirs, avec qui nous pouvions causer le mieux des choses intimes.

» Ces coups là nous meurtrissent l'esprit et y laissent une souffrance continue qui meurtrit toutes nos pensées.

» Ma pauvre mère hélas ! a été bien frappée, et il paraît qu'elle est restée toute seule enfermée dans sa chambre pendant deux jours entiers, pleurant.

» Pour elle, c'est le dernier vieil ami disparu : c'est la vie désormais sans écho de tous les bons souvenirs de sa jeunesse ; c'est ne plus jamais pouvoir réciter avec personne cette « litanie des vous souvient-il ? ».

» Je sens en ce moment d'une façon aiguë l'inutilité de vivre, la stérilité de tout effort, la hideuse monotonie des événements et des choses et cet isolement moral dans lequel nous vivons tous, mais dont je souffrais moins quand je pouvais causer avec lui ; car il avait, comme personne, ce sens des philosophies qui ouvre sur tout des horizons, vous tient l'esprit aux grandes hauteurs d'où l'on contemple l'humanité entière, d'où l'on comprend « l'éternelle misère de tout ».

Quel ton désenchanté, quelle amertume, mais qui permettent de mesurer l'attachement de l'auteur de « Bel Ami » pour celui de « Bouvard et Pécuchet » et le vide causé par sa mort dans le vivant groupe de ceux qui l'avait reconnu et salué comme leur maître.

En 1878, ses amis sachant que Flaubert se trouve dans une situation matérielle précaire par suite des spéculations malheureuses du mari de

sa nièce, qu'il a garanties par sa signature, essaient de lui obtenir un poste rétribué de Conservateur de Bibliothèque. Ils échouent par la précipitation de Tourguénéff, pressé de rejoindre sa Russie.

Flaubert, très mortifié dans sa fierté par cette intempestive intervention, se plaint des échos parus dans « Le Figaro » et après dans d'autres journaux, l'ayant placé en posture de solliciteur, ce qu'il avait en une particulière horreur.

Zola lui envoie une lettre de consolation, une des plus nobles, une des plus belles qu'il ait écrites au cours de sa carrière. On la trouve au volume de sa « Correspondance » consacrée aux « Lettres et aux Arts ». Elle est datée du 17 février 1879. Je ne résiste point au plaisir de la lire toute entière, tant elle déborde d'amitié, d'affection, tant elle dégage de rayonnante chaleur humaine. La voici donc :

« Je voulais vous écrire, mon ami, pour vous dire que tous ici nous avons été des maladroits dans votre affaire. Je vous en prie, voyez les choses en philosophe, en observateur, en analyste. Notre grosse maladresse a été de nous presser, d'aller rappeler sa promesse à Gambetta, dans un moment où on l'assommait de demandes depuis huit jours. M^{me} Charpentier étant dans son lit, il a fallu employer Tourguénéff, qui devait partir le lendemain pour la Russie et qui a été obligé de brusquer les choses. L'occasion était mauvaise, toutes sortes de circonstances fâcheuses se sont présentées ; je vous raconterai cela plus au long. Ma pensée est qu'une femme était nécessaire pour enlever l'affaire vivement et définitivement. Vous n'êtes rien dans tout cela, vous n'y avez rien laissé, et demain, si vous y consentez, tout peut être réparé.

» Reste l'article du « Figaro ». J'ignore comment le journal a su l'aventure, mais je le saurai. « Le Figaro » a fait là son métier d'indiscrétion et de brutalité, métier qu'il fait contre nous tous depuis sa fondation. Vous seriez bien bon de tourner seulement la tête. Dans ce qu'il a dit, il n'y a rien que de très honorable pour vous. Et soyez certain que cela ne vous fâchera avec personne.

» On connaît « Le Figaro », on sait bien que vous ne trempez pas dans sa rédaction. Il ne faut pas que la presse existe pour nous, nous devons la laisser mentir sur notre compte, nous salir, nous compromettre, sans nous inquiéter d'elle, sans même nous arrêter une seconde à ce qu'elle écrit. Notre tranquillité est à ce prix. Je vous le demande en grâce, traitez cela avec votre beau dédain, ne vous chagrinez pas, dites-vous ce que vous répétez souvent, qu'il n'y a rien d'important dans la vie en dehors de notre travail.

» Je voudrais vous savoir fort et supérieur. Tout cela ne compte pas. Il est plus grave pour vous d'avoir écrit une bonne page. Vos amis n'ont pas eu l'habileté nécessaire ; eh bien, ils vous en demandent pardon et cela ne va pas plus loin. Si vous le leur permettez, ils réussiront une autre fois. Allumez votre pipe avec l'article du « Figaro » et attendez d'être bien portant pour vous remettre au travail. Le reste est de la fumée, cela n'existe pas.

» J'avais songé un instant à aller vous dire ces choses de vive voix, mais j'étais bousculé et, d'autre part, j'ai eu peur de vous fatiguer. Nous vous aimons tous ici, vous le savez, et nous serions heureux de vous le prouver dans ce moment. Le pis est que cette mauvaise chute — Flaubert s'était cassé la jambe — vous a cloué à Croisset. Je crois que vous verriez les choses plus froidement si vous étiez au milieu de nous. Tâchez de pouvoir marcher bientôt et de revenir. Et si la guérison tarde, autorisez-nous donc un jour à aller vous serrer la main, pendant une heure seulement, quand vous serez plus fort. Ne soyez pas triste, je vous

en prie de nouveau ; soyez fier, au contraire. Vous êtes le meilleur de nous tous. Vous êtes notre maître et notre père. Nous ne voulons pas que vous vous fassiez du chagrin tout seul. Quant à votre vie un peu troublée, elle s'arrangera, soyez-en sûr. Guérissez-vous vite et vous verrez que tout ira bien.

» Je vous embrasse ».

Ce voyage à Croisset — le dernier — devait avoir lieu ; mais n'anticipons pas, je vais y revenir.



Tout au long de cette amitié, Zola ne cesse de manifester son admiration pour son grand aîné. En 1874, il publie un article dans « Le Sémaphore » de Marseille sur la « Tentation de Saint-Antoine ». Le journal en coupe la moitié, toute la partie religieuse : « J'aurais voulu faire une étude quelque part en pleine lumière, annonce Zola en l'expédiant ».

Il ne se passe guère de jour où il s'informe du travail de l'écrivain quand il le sait en proie aux « affres du style » pour ce livre difficile auquel il le sait attelé : « Bouvard et Pécuchet ».

Il l'interroge, lui fait ses objections sur des détails de composition ou de style — toujours leurs points de vue, qui diffèrent souvent, les font s'entrechoquer vigoureusement parfois, tous deux discutant crânement, chacun allant au bout de sa pensée, le seul courage qui soit, prétendait Octave Mirbeau. Ce livre « énorme » serait digne d'un « commentaire à toutes les pages », écrit-il. Il prend même la peine d'indiquer celles qu'il a cornées. Sa conclusion enthousiaste le révèle une fois de plus, chaleureux, passionné, batailleur et vengeur, selon l'attitude coutumière dont ses intimes s'amuse parfois tout en l'admirant : « Maintenant que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible ; que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur », je le crois ! Eh bien ! après ! merde pour les imbéciles. C'est nouveau en tout cas et crânement fait ».

Zola éprouve quelquefois l'impression qu'il a pu contrister son vieil ami et il s'en afflige après coup. Quelle joie quand une lettre vient à point le rassurer : « J'ai reçu vos deux lettres qui m'ont beaucoup tranquilisé. J'avais eu une folle idée que je dois vous confesser, pour me punir ; je craignais de vous avoir fâché par quelque feuilleton où j'ai soutenu des idées que je sais ne pas être les vôtres. C'était stupide de ma part, mais que voulez-vous ? J'étais inquiet ».

Nous savons qu'ils sont loin d'être toujours d'accord sur les questions d'esthétique littéraire. Flaubert est contre toute classification. Lorsque George Sand lui parle, en 1875, de ses amis en prononçant le mot d'école, il s'emporte, il rugit : « Mais je m'abime le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école ! A priori, je les repousse toutes. Ceux que je vois et que vous désignez recherchent tout ce que je méprise et s'inquiète médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local ; enfin, le côté historique et exact des choses. Je recherche par dessus tout toute la Beauté (avec un B majuscule, s'il vous plaît, et souligné, dont vos (mes) compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur... C'est encore sous sa plume que l'on trouve cette affirmation : « Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions ». Le naturalisme est pour lui « un mot vide de sens ».

Il n'en admire pas moins Zola comme romancier. En 1876, il incite George Sand à lire « Son Excellence Eugène Rougon ». Il lui dit dans une autre lettre qu'il considère Tourguéneff et Zola « comme de vrais artistes, quoiqu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand encore moins celle de Gautier ».

Zola écrit de l'Estaque, où il est allé s'isoler, au maître de Croisset : « Comment allez-vous, et surtout comment va le travail ? Vous savez combien je m'intéresse à vos deux bons hommes (il s'agit de Bouvard et Pécuchet), car il y a là des difficultés formidables à vaincre et j'ai hâte d'assister à votre gloire ». Et il l'informe aussi de ses propres travaux, de ses propres doutes, ses propres espoirs, de ce qui se passe d'heureux ou malheureux dans sa propre existence. En 1878, dans une longue lettre, c'est l'acquisition de Médan : « J'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant, au bord de la Seine ; neuf mille francs, je vous dis le prix pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre, qui a le mérite d'être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son voisinage. Je suis seul, absolument seul ; depuis un mois, je n'ai pas vu une seule face humaine. Seulement, mon installation m'a beaucoup dérangé, et de là ma négligence ». Un mois et demi après, au milieu de septembre, nouvelle missive enthousiaste. A part les Charpentier, venus passer une journée, il ne voit personne. Il travaille, travaille sans relâche. Il déclare n'avoir jamais vu si clair dans son œuvre. Comme distraction, il imagine de faire bâtir : il rêve d'avoir un vaste cabinet de travail avec des lits partout et une terrasse sur la campagne. Il éprouve même l'envie de désertier Paris complètement, tant il se trouve tranquille dans son désert.

Flaubert fait éclater son enthousiasme pour un projet de journal de Zola. De quel journal s'agit-il ? On ne sait. Aucune allusion ne s'y trouve dans la correspondance de Zola à Flaubert, ni à ses autres amis. La nouvelle en est venue sans doute par Maupassant. C'est à lui que Flaubert écrit le 13 février 1880 : « Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal. Il y aurait toute une série d'articles à faire sur les tyrans du dix-neuvième siècle. On commencerait par la littérature et le journalisme : Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc... puis on aborderait les finances, les crimes de la maison Rothschild, etc... puis l'administration, etc... Le tout pour prouver que les misérables sus-nommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et Sedan ».

Mais c'est alors que Zola perd sa mère qu'il adorait. Ce deuil, bientôt suivi de celui de Flaubert, qui le privait d'un précieux collaborateur, le fit sans doute renoncer au projet de ce journal.

**

Flaubert est aussi conquis par l'œuvre puissante de Zola, qu'il voit naître jour à jour. Dans la « Conquête de Plassans », il vante « l'intensité du vrai » : « J'avais peur après le « Ventre de Paris », que vous ne vous enfouissiez dans le système, dans le parti-pris. Mais non ! Allons, vous êtes un gaillard ! Et votre dernier livre est un crâne bouquin ».

Il l'analyse minutieusement, en fait la critique chapitre par chapitre, page par page ; note les détails, les phrases, les mots excellents « qui sont des bonheurs » : « Je ne connais rien de plus empoignant que le dénouement. La visite de Marthe chez son oncle, le retour de Mouret et l'inspection qu'il fait de sa maison ! La peur vous prend comme à la lecture d'un conte fantastique ; et vous arrivez à cet effet là par l'excès

de la réalité, par l'intensité du vrai ! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même... ».

De « Mes Haines », la préface l'enthousiasme : « J'en suis féru. Bravo. Voilà comme il faut parler ».

Et bien qu'à base de réalisme, le grossissement de Zola l'enchanté. Sous le naturaliste exacerbé, il décèle justement le poète épique, le grand manieur de foules : « Et je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et que je vous aime ». Parbleu, nous y revenons : lui aussi, Flaubert, est un romantique, disons un romantique naturaliste. C'est lui qui a donné le « la » à ses cadets pour qu'ils accordent leurs instruments au sien.

Quant à « Nana », Flaubert l'avale d'une haleine, la même journée, jusqu'à onze heures et demie du soir. Il dit qu'il n'en dort pas, qu'« il en demeure stupide ! » (c'est sa propre expression). Les caractères lui paraissent merveilleux de vérité. Les mots natures foisonnent, à la fin ; la mort de Nana est michelangesque ! (c'est encore son mot). Un livre énorme ! qu'il annote presque de bout en bout : là un peu de longueur ou plutôt de lenteur. Le passage de Mignon avec ses fils lui semble « ineffable de beauté ». Il conseille même, page 401, entre Le Havre et Trouville, c'est impossible, de mettre Honfleur. Plus loin, « rien de plus haut ». Le chapitre XIV, « au-dessus de tout ». Et il s'emballé, il exulte, à son ordinaire, notre bon Flaubert : « Oui, nom de Dieu, sans pareil ! ».

Il fait plus et mieux. Il prône les œuvres de Zola près de ses amis : « Connaissez-vous « La Fille Elisa » ? demande-t-il à M^{me} Roger des Genettes. C'est sommaire et anémique, et « L'Assommoir », à côté, paraît un chef-d'œuvre ». Certains passages le choquent pourtant, du moins il le prétend, peut-être parce qu'il en écrit à une dame, mais il y reconnaît « une puissance réelle et un tempérament incontestable ».

S'il fait des réserves à la même personne sur « La Faute de l'Abbé Mouret », il ne l'assure pas moins qu'il y a dans ce livre « des parties de génie, d'abord tout le caractère d'Archangias, et la fin, notamment, « Le retour au Paradou ».

On a quantité d'autres preuves de l'agissante amitié de Flaubert à l'égard de Zola — et réciproquement d'ailleurs.

Ne se met-il pas en tête d'obtenir la croix pour le jeune romancier alors au plein épanouissement de son talent et de sa gloire littéraire. Il harcèle Agénor Bardoux, ministre de l'Instruction publique, qui s'était piqué d'écrire autrefois sous le pseudonyme de Brady, avec lequel il s'était même livré à l'émondage de « Salammbô » sur les conseils de Louis Bouilhet, lequel avait pris part aussi à cette besogne.

Bardoux promet. Au dernier moment, il remplace Zola sur sa liste par Ferdinand Fabre, parce que celui-ci est l'ainé. L'auteur des « Rougon-Macquart » est furieux, moins de n'avoir pas le ruban que de se trouver en posture de candidat n'ayant rien demandé et, déclare-t-il, « qui se soucie de cela comme un âne d'une rose ».

Il ajoute : « Les journaux ont discuté la chose et aujourd'hui ils pleurent sur mon sort ; c'est intolérable. Puis, je n'entends pas qu'on me pèse ; je suis ou ne suis pas. Si vous voyez Bardoux, dites-lui que j'ai déjà avalé pas mal de crapauds dans ma vie d'écrivain, mais que cette décoration offerte, promenée dans les journaux puis retirée au dernier moment, est le crapaud le plus désagréable que j'aie encore digéré ; il était si facile de me laisser dans mon coin et de ne pas me faire passer pour un monsieur de talent discutable, qui guette inutilement un bout de ruban rouge ».

Flaubert, morigénant gentiment ses amis, les stimulait souvent de cette rude apostrophe : « Que diable, soyez fiers ! » Avec Zola, on le voit, il n'avait pas besoin d'insister sur ce chapitre. J'imagine qu'il se réjouissait au fond du cœur de l'intransigeance affichée par son ami.

Pourtant, Flaubert revoit le ministre. Il insiste près de lui. Il conseille à Zola de lui rendre visite. Le disciple se plie à cette formalité plus sans doute pour plaire à son maître que pour faire sa cour aux puissants du jour. Toutefois, il n'est pas dupe. Sa lettre du 17 septembre 1878 en apporte la preuve : « J'ai vu M. Bardoux hier, sur votre conseil. Il a été fort aimable. Mais mon absolue conviction est qu'il ne tiendra jamais la promesse qu'il vous a faite pour moi. Il ne me connaît pas, il ignore totalement ce que je suis et où je suis. De plus, il doit être travaillé par des personnes qui me détestent. J'ai senti ça avec mon sixième sens.

» Que ces choses restent entre nous, n'est-ce pas ? Je vous écris par un besoin d'analyse. Mais si, lorsque vous le reverrez, il vous parle encore de l'affaire, dites-lui que j'ai été très content de sa réception et ayez l'air de compter sur toutes les paroles qu'il vous donnera. Voilà pour mon orgueil une bonne leçon ».

Flaubert, solitaire, misanthrope, n'aimait pas le tour de la vie moderne, niait le progrès et s'enfermait de plus en plus dans son haut rêve d'artiste. Il souffrait au fond, c'est certain, de voir Zola aller carrément de l'avant, se jeter à corps perdu dans l'âpre bataille qu'il livrait à chaque œuvre. Il le soupçonnait même de se complaire au tapage grandissant mené autour de sa personne et de ses livres. Pour Flaubert, noble artiste dédaigneux, trop dédaigneux peut-être des contingences de succès matériel, Zola glissait, en consentant à l'adaptation de romans tels que « L'Assommoir » au théâtre, à une sorte de bassesse industrielle, reproche qu'il adressait également à Daudet pour « Jack ». Industriel ! Le terme est excessif ; mais Flaubert se montrait si exigeant envers lui-même pour les à-côtés de l'exploitation commerciale d'une œuvre littéraire, qu'il ne voulait même pas qu'on illustrât ses livres. On doit donc l'excuser de son intransigeance à l'égard d'un cadet. Il se dit pourtant enchanté du succès pécuniaire de Zola ; mais, s'empresse-t-il d'ajouter à une lettre de Maupassant, « ça ne consolide pas le naturalisme (dont nous attendons toujours la définition) dans son système ». Ah ! le système, toujours, les systèmes qu'il avait en abomination et qu'il ne cessait de vitupérer sans exception, si nombreux, si différents les uns des autres qu'ils puissent paraître à ses yeux !

**

Six semaines avant la mort de l'auteur de « Madame Bovary », un dimanche de Pâques, Zola, accompagnant Daudet, Goncourt et leur éditeur Charpentier, se donnait la grande joie d'aller passer une journée à Croisset, réalisant enfin un projet longtemps différé par les circonstances. Ce fut inoubliable pour ses compagnons et pour lui.

Flaubert paraissant en pleine santé, heureux de cette visite marquant une fois de plus l'affection de ceux qu'il aimait. Une profonde communion de cœur et d'esprit les unissait tous. Il les avait étreint, au départ, sur le seuil, en leur donnant rendez-vous bientôt à Paris, où il espérait apporter le manuscrit achevé de « Bouvard et Pécuchet », en mai.

Le samedi 8 mai, Zola s'installait à Médan depuis trois jours, songeant à la prochaine venue de son ami. Il va se mettre à table, heureuse des préparatifs achevés, imaginant une longue période de travail dans la paix des champs. Un télégramme arrive signé de Maupassant : « Flaubert est mort ». Un coup de massue si près du séjour à Croisset où rien n'avait

pu faire prévoir un si brusque dénouement. Le mardi, il s'embarque à Mantes dans le train pour Rouen. Il y retrouve Goncourt, Daudet et Charpentier. Une voiture les emporte de la gare vers Croisset. Et, sur la route, c'est la dernière rencontre avec le « vieux », dont le char funèbre, marqué d'abord par un bouquet d'arbres, apparaît.

Nous allons relire cette page ensemble, où le disciple, dans un magistral reportage, décrit les obsèques de son maître, de Croisset au Cimetière Monumental, où il l'accompagna.

A mon avis, nous ne saurions mieux terminer cet entretien sur l'amitié de deux grands écrivains, qui furent aussi deux grands esprits et deux grands cœurs, qu'en empruntant à l'un, une des plus émouvantes pages, deux fois sacrées pour nous, Normands, Rouennais, admirateurs et amis de Flaubert, des Belles-Lettres françaises (1).

G. REUILLARD.

(1) Il s'agit ici de l'article célèbre publié par Emile Zola dans *Les Romanciers Naturalistes* et qui fait l'objet du texte suivant.

La Mort de Gustave Flaubert

PAR EMILE ZOLA

La mort de Gustave Flaubert a été pour nous tous un coup de foudre. Six semaines auparavant, le dimanche de Pâques, nous avions réalisé un vieux projet ; Goncourt, Daudet, Charpentier et moi, nous étions allés vivre vingt-quatre heures chez lui, à Croisset ; et nous l'avions quitté, heureux de cette escapade, attendris de son hospitalité paternelle, nous donnant tous rendez-vous à Paris pour les premiers jours de mai, époque à laquelle il devait y venir passer deux mois. Le samedi 8 mai, je me trouvais à Médan, où je m'installais depuis trois jours, et je me mettais à table, heureux d'être débarrassé de la poussière de l'emménagement, rêvant pour le lendemain une matinée de travail sérieux, lorsqu'une dépêche m'arriva. A la campagne, chaque fois que je reçois une dépêche, j'éprouve un serrement de cœur, dans la crainte d'une mauvaise nouvelle. Je plaisantais pourtant ; tous les miens étaient là ; je dis en riant que la dépêche n'allait toujours pas nous empêcher de dîner. Et le papier ouvert, je lus ces deux mots : « Flaubert mort ». C'était Maupassant qui me télégraphiait ces deux mots sans explications. Un coup de massue en plein crâne.

Nous l'avions laissé si gai, si bien portant, dans la joie du livre qu'il finissait ! Aucune mort ne pouvait m'atteindre ni me bouleverser davantage. Jusqu'au mardi, jour des obsèques, il est resté devant moi ; il me hantait, la nuit surtout ; brusquement, il arrivait au bout de toutes mes pensées avec l'horreur froide du plus jamais. C'était une stupeur, coupée de révoltes. Le mardi matin, je suis parti pour Rouen ; j'ai dû aller prendre un train à la station voisine et traverser la campagne aux premiers rayons du soleil : une matinée radieuse, de longues flèches d'or qui trouaient les feuillages pleins d'un bavardage d'oiseaux, des haleines fraîches qui se levaient de la Seine et passaient comme des frissons dans

la chaleur. J'ai senti des larmes me monter aux yeux, quand je me suis vu tout seul, dans cette campagne souriante avec le petit bruit de mes pas sur les cailloux du sentier. Je pensais à lui, je me disais que c'était fini, qu'il ne verrait plus le soleil.

A Mantes, j'ai pris l'express. Daudet se trouvait dans le train, avec quelques écrivains et quelques journalistes qui s'étaient dérangés : rares fidèles dont le petit nombre nous a serré le cœur, reporters faisant leur métier avec une âpreté qui nous a blessés parfois. Goncourt et Charpentier, partis la veille, étaient déjà à Rouen. Des voitures nous attendaient à la gare, et nous avons recommencé, Daudet et moi, ce voyage que, six semaines auparavant, nous avions fait si gaiement. Mais nous ne devons pas aller jusqu'à Croisset. A peine quittions-nous la route de Canteleu, que notre cocher s'arrête et se range contre une haie ; c'est le convoi qui arrive à notre rencontre encore masqué par un bouquet d'arbres, au tournant du chemin. Nous descendons, nous nous découvrons. Dans ma douleur, le coup terrible m'a été porté là. Notre bon et grand Flaubert semblait venir à nous, couché dans son cercueil. Je le voyais encore, à Croisset, sortant de sa maison et nous embrassant sur les deux joues, avec de gros baisers sonores. Et, maintenant, c'était une autre rencontre, la dernière. Il s'avançait de nouveau, comme pour une bienvenue. Quand j'ai vu le corbillard avec ses tentures, ses chevaux marchant au pas, son balancement doux et funèbre, déboucher de derrière les arbres sur la route nue et venir droit à moi, j'ai éprouvé un grand froid et je me suis mis à trembler. A droite, à gauche, des prés s'étendent ; des haies coupent les herbages, des peupliers barrent le ciel ; c'est un coin touffu de la grasse Normandie, qui verdoie dans une nappe de soleil. Et le corbillard avançait toujours, au milieu des verdurees, sous le vaste ciel. Dans une prairie, au bord du chemin, une vache étonnée tendait son museau par dessus une haie ; lorsque le corps a passé, elle s'est mise à beugler, et ces beuglements, doux et prolongés, dans le silence, dans le piétinement des chevaux et du cortège, semblaient comme la voix lointaine, comme le sanglot de cette campagne que le grand mort avait aimée. J'entendrai toujours cette plainte de bête.

Cependant, Daudet et moi nous nous étions rangés au bord du chemin, sans une parole et très pâles. Nous n'avions pas besoin de parler, notre pensée fût la même, quand les roues du corbillard nous frôlèrent : c'était le « vieux » qui passait ; et nous mettions dans ce mot toute notre tendresse pour lui, tout ce que nous devons à l'ami et au maître. Les dix dernières années de notre vie littéraire se levaient devant nous. Pourtant, le corbillard allait toujours, avec son balancement le long des prairies et des haies ; et, derrière, nous serrâmes la main de Goncourt et de Charpentier, échangeant des mots insignifiants, nous regardant de l'air surpris et las des grandes catastrophes. Je jetai un coup d'œil sur le cortège ; nous étions au plus deux cents. Dès lors, je marchai perdu dans un piétinement de troupeau.

Cependant, le convoi, arrivé à la route de Canteleu, avait tourné et montait le coteau. Croisset est simplement un groupe de maisons, bâties au bord de la Seine, et qui dépendent de la paroisse de Canteleu, dont la vieille église est plantée tout en haut, dans les arbres. La route est superbe, une large voie qui serpente au flanc des prairies et des champs de blé ; et à mesure qu'on s'élève, la plaine se creuse, l'immense horizon s'élargit, à perte de vue, avec la coulée énorme de la Seine, au milieu des villages et des bois. A gauche, Rouen étale la mer grise de ses toitures, tandis que des fumées bleuâtres, à droite, fondent les lointains dans le ciel. Le long de cette côte si rude, le cortège s'était un peu débâné. A chaque tournant de la route, le corbillard disparaissait dans les feuillages, puis

on le revoyait plus loin, au bord d'une pièce d'avoine, d'où ses draperies flottantes faisaient envoler une bande de moineaux. Les nuages traversaient le ciel, si pur le matin. Par moments, passaient des coups de vent qui balayaient de grandes poussières blanches, volantes dans le soleil. Nous étions déjà tout blancs et la montée ne finissait pas, toujours l'horizon s'élargissait. Ce convoi, à travers la campagne, en face de cette vallée, prenait une grandeur. A la queue, une trentaine de voitures, presque toutes vides, montaient péniblement.

*

Ce fut là que Maupassant me donna quelques détails sur les derniers moments de Flaubert. Il était accouru le soir même de la mort, il l'avait encore trouvé sur le divan de son cabinet, où l'apoplexie l'avait foudroyé. Flaubert vivait en garçon, servi simplement par une domestique. La veille, dans un besoin d'expansion, il avait dit à cette femme qu'il était bien content : son livre, « Bouvard et Pécuchet », était terminé, et il devait partir le dimanche pour Paris. Le samedi matin, il prit un bain, puis remonta dans son cabinet où il ne tarda pas à éprouver un malaise. Comme il était sujet à des crises nerveuses, après lesquelles il tombait en syncope et restait écrasé de lourds sommeils, il crut à un accès et ne s'effraya nullement. Seulement, il appela la domestique pour qu'elle courût chez le docteur Fortin, qui habitait dans le voisinage. Puis il se ravisa, il la retint près de lui, en lui ordonnant de parler ; dans ses crises, il avait besoin d'entendre quelqu'un vivre à son côté. Il n'était toujours pas inquiet, il causait, disant qu'il aurait été beaucoup plus ennuyé si l'accès l'avait pris le lendemain, en chemin de fer ; il se plaignait de voir tout en jaune autour de lui, il s'étonnait d'avoir encore la force de déboucher un flacon d'éther, qu'il était allé prendre dans sa chambre. Puis, revenu dans son cabinet, il poussa un soupir et déclara qu'il se sentait mieux. Pourtant, les jambes comme cassées, il s'était assis sur le divan turc qui occupait un coin de la pièce. Et tout d'un coup, sans une parole, il se renversa en arrière : il était mort. Certainement, il ne s'est pas vu mourir. Pendant plusieurs heures, on a cru à un état léthargique. Mais le sang s'était porté au cou, l'apoplexie était là, en un collier noir, comme si elle l'avait étranglé. Belle mort, coup de massue enviable et qui m'a fait souhaiter pour moi et pour tous ceux que j'aime cet anéantissement d'insecte écrasé sous un doigt géant.

Nous arrivions à l'église, une tour romane dans laquelle une cloche sonnait le glas. Sous le porche, barrant la grande porte, quatre paysans se pendaient à la corde, emportés par le branle. On avait descendu le cercueil, et il était si grand que les porteurs marchaient les reins cassés. Toujours, je me souviendrai des funérailles de notre bon et grand Flaubert dans cette église de village. J'étais dans le chœur en face des chantres. Il y en avait cinq, rangés en file devant un lutrin détraqué, montés sur des tabourets, qui les haussaient du sol comme des poupées japonaises enfilées dans des bâtons ; cinq rustres habillés de surplis sales et dont on apercevait les gros souliers ; cinq têtes de canes couleur brique, taillées à coup de serpe, la bouche de travers, hurlant du latin. Et cela ne finissait plus ; ils se trompaient, manquaient leurs répliques comme de mauvais acteurs qui ne savent pas leur rôle. Un jeune, certainement le fils du vieux, son voisin, avait une voie aiguë, déchirante, pareille au cri d'un animal qu'on égorge. Peu à peu, une colère montait en moi, j'étais furieux et navré de cette inégalité dans la mort, de ce grand homme que ces gens enterraient avec leur routine, sans une émotion, crachant sur son cercueil les mêmes notes fausses et les mêmes phrases vides qu'ils auraient crachées sur le cercueil d'un imbécile. Toute

cette église froide où nous grelottions en venant du gros soleil, gardait une nudité, une indifférence qui me blessaient. Et quoi ! Est-ce donc vrai que devant Dieu, nous soyons tous de la même argile et que notre néant commence sous ce latin que l'Eglise vend à tout le monde ? A Paris, derrière le luxe des tentures, dans la majesté des orgues, cette banalité marchande, cette insouciance née de l'habitude se dissimulent encore. Mais ici on entendit la pelletée de terre tomber à chaque verset. Pauvre et illustre Flaubert qui, toute sa vie, avait rugi contre la bêtise, l'ignorance, les idées toutes faites, les dogmes, les mascarades des religions, et que l'on jetait, enfermé dans quatre planches, au milieu du stupéfiant carnaval de ces chantres brillant du latin qu'ils ne comprenaient même pas !

La sortie de l'église a été pour nous tous un véritable soulagement. Et le cortège a redescendu la côte de Canteleu. Il nous fallait gagner Rouen, traverser la ville et remonter au Cimetière Monumental, en tout sept kilomètres environ. Le corbillard avait repris sa marche lente, le cortège s'espaçait davantage sur la route, les voitures suivaient. Mais, en entrant dans la ville, le convoi s'est resserré, des amis de Flaubert se succédaient et tenaient tour à tour les cordons du poêle. Nous pouvions être alors trois cents au plus. Je ne veux nommer personne, mais beaucoup manquaient que tous comptaient trouver là. Des contemporains de Flaubert, Edmond de Goncourt se trouvait seul et triste au rendez-vous. Il n'y avait ensuite que des cadets, des amis des dernières années. Encore s'explique-t-on que beaucoup aient hésité à venir de Paris ; trente et quelques lieues peuvent effrayer des santés chancelantes et d'anciennes affections. Mais ce qui est inexplicable, ce qui est impardonnable, c'est que Rouen, Rouen tout entier n'ait pas suivi le corps d'un de ses enfants les plus illustres. On nous a répondu que les Rouennais, tous commerçants, se moquaient de la littérature. Cependant, il doit y avoir, dans cette grande ville, des professeurs, des médecins, des avocats, enfin une population libérale qui lit des livres, qui connaît au moins « Madame Bovary » ; il doit y avoir des colléges, des jeunes gens, des amoureux, des femmes intelligentes, enfin des esprits cultivés qui avaient appris par les journaux la perte que venait de faire la littérature française. Eh bien ! personne n'a bougé ; on n'aurait peut-être pas compté deux cents Rouennais dans le maigre cortège, au lieu de la foule énorme, de la queue de monde que nous espérions. Jusqu'aux portes de la ville, nous nous sommes imaginés que Rouen attendait là, pour se mettre derrière le corps. Mais nous n'avons trouvé aux portes qu'un piquet de soldats, le piquet réglementaire que l'on doit à tout Chevalier de la Légion d'honneur décédé ; hommage banal, pompe médiocre et comme dérisoire, qui nous a paru blessants pour un si grand mort. Le long des quais, puis le long de l'avenue que nous avons suivie, quelques groupes de bourgeois regardaient curieusement. Beaucoup ne savaient même pas quel était ce mort qui passait ; et quand on leur nommait Flaubert, ils se rappelaient seulement le père et le frère du grand romancier, les deux médecins dont le nom est resté populaire dans la ville.

Les mieux informés, ceux qui avaient lu les journaux, étaient venus voir passer des journalistes de Paris. Pas le moindre deuil sur ces physionomies de badauds. Une ville enfoncée dans le lucre, abêtie, d'une ignorance lourde. Je pensais à nos villes du Midi, à Marseille par exemple, qui, elle aussi, trempe dans le commerce jusqu'au cou ; Marseille entière se serait entassée sur le passage du convoi, si elle avait perdu un citoyen de la taille de Flaubert. La vérité doit être que Flaubert, la veille de sa mort, était inconnu des quatre cinquièmes de Rouen et détesté de l'autre cinquième. Voilà la gloire.

Des boulevards à montée rapide, des rues escarpées, conduisent au Cimetière Monumental, qui domine la ville. Le corbillard avançait plus lentement avec son roulis qui s'accroissait encore. Débandés, soufflant de fatigue, couverts de poussière et la gorge sèche, nous arrivions au bout de ce voyage de deuil. En bas, dès la porte, de grosses touffes de lilas embaument le cimetière ; puis des allées serpentent et se perdent dans les feuillages, tandis que des tombes étagées blanchissent au soleil. Mais en haut, un spectacle nous avait arrêtés ; la ville à nos pieds s'étendait sous un grand nuage cuivré, dont les bords, frangés de soleil, laissaient tomber une pluie d'étincelles rouges, et c'était sous cet éclairage de drame, l'apparition brusque d'une cité du Moyen Age avec ses fleches et ses pignons, son gothique flamboyant, ses ruelles étranglées, coupant de minces fosses noires le pêle-mêle dentelé des toitures. Une même pensée nous était venue à tous : comment Flaubert, enfiévré du romantisme de 1830, n'a-t-il mis nulle part cette ville qui nous apparaissait comme à l'horizon d'une ballade de Victor Hugo ? Il existe bien une description du panorama de Rouen dans « Madame Bovary », mais cette description est d'une sobriété remarquable, et la vieille cité gothique ne s'y montre aucunement. Nous touchons là à une des contradictions du tempérament littéraire de Flaubert, que je tâcherai d'expliquer.

*
**

La tombe de Louis Bouilhet se trouve à côté du tombeau de la famille de Gustave Flaubert et le corps du romancier a dû passer devant le poète, son ami d'enfance, qui dort là depuis dix ans. Ces deux monuments regardent la ville, du bout de la colline verte. On avait apporté le cercueil à travers la pelouse ; des curieux, presque tous des gens du peuple, s'étaient précipités, envahissant les étroits sentiers, autour du tombeau, si bien que le cortège n'a pu approcher que difficilement. D'ailleurs, pour se conformer aux idées souvent exprimées par Flaubert, il n'y a pas eu de discours. Un vieil ami, M. Charles Lapiere, directeur du « Nouvelliste de Rouen », a seulement dit quelques mots. Et, alors, s'est passé un fait qui nous a tous bouleversés. Quand on a descendu le cercueil dans le caveau, ce cercueil trop grand, un cercueil de géant, n'a jamais pu entrer. Pendant plusieurs minutes, les fossoyeurs, commandés par un homme maigre, à large chapeau noir, à figure sertie du Han d'Islande, ont travaillé avec de sourds efforts ; mais le cercueil, la tête en bas, ne voulait ni remonter, ni descendre davantage, et l'on entendait les cordes crier et le bois se plaindre. C'était atroce ; la nièce que Flaubert a tant aimée sanglotait au bord du caveau. Enfin, des voix ont murmuré : « Assez, assez, attendez, plus tard... ». Nous sommes partis, abandonnant là notre « vieux », entré de biais dans la terre. Mon cœur éclatait.

En bas, sur le port, lorsque, hébétés de fatigue et de chagrin, Goncourt nous a ramenés, Daudet et moi, à l'hôtel où il était descendu, une musique militaire jouait un pas redoublé, près de la statue de Boieldieu. Les cafés étaient pleins, des bourgeois se promenaient, un air de fête épanouissait la ville. Le soleil de quatre heures, qui enfilait les quais, allumait la Seine dont les reflets dansaient sur les façades blanches des restaurants, où les cuisines flambaient déjà, avec des odeurs de mangeaille. Dans un cabaret, toute une table de reporters et de poètes affamés se commandaient une sole normande. Ah ! les tristesses des enterrements des grands hommes.

Emile ZOLA

(Les Romanciers Naturalistes).

Gustave Flaubert inspirateur d'Anatole France en 1876

“ *La Cure du Docteur Hardel* ”

PAR ANDRÉ VANDEGANS

L'Education sentimentale a fortement impressionné Anatole France. Il a trouvé dans le roman de Flaubert le portrait de l'adolescent rêveur et velléitaire qu'il fut lui-même, au moins à de certaines heures. Mais il éprouvait pour son jeune moi des sentiments assez différents de ceux que Flaubert vouait à son double, Frédéric Moreau. Aussi France écrivant, en 1872, *Les Désirs* de Jean Servien — son Education à lui — aura-t-il imprimé au livre le caractère d'un réquisitoire très dur. Nulle part, sans doute, l'auteur n'a dû commettre la faute de condamner ses attitudes anciennes. Mais il en aura parlé sur un ton extrêmement significatif, très éloigné de celui dont avait usé Flaubert. De plus, si l'on en juge par la version définitive (1882), les premiers *Désirs* n'ont pas dû être exempts de certaines brutalités de langage (1). Par l'expression, le livre se sera davantage apparenté aux productions naturalistes qu'aux romans flaubertiens. Il effraya son auteur qui, de longtemps, n'osa plus y jeter les yeux.

Pourtant, le sujet hante France. Il le reprend, en 1876, dans *La Cure du Docteur Hardel*, une nouvelle que publie *Le Musée des Deux-Mondes* (2). En 1872, France avait eu l'intention de faire le procès de certain romantisme. Son propos demeure le même, mais il entend le réaliser tout différemment. Il lui semble maintenant que le plus sûr moyen de tuer les Frédéric Moreau, c'est de se moquer d'eux. France s'est évidemment radouci et, par là même, s'est rapproché de Flaubert.

Désiré Legouy, clerc chez M^e Chapdelaine, notaire à Orceilles, se croit né pour connaître les orages du cœur. Il s'impatiente de végéter en province et brûle de vivre dans la capitale. En attendant, il lit des romans de mœurs dont il suit les péripéties sur un plan de Paris. Une occasion s'offre à Legouy de réaliser ses désirs de poétiques adultères. M^e Chapdelaine a invité à Orceilles le docteur Hardel, médecin à Jonchery, et son épouse. Le clerc tombe aussitôt amoureux de M^{me} Hardel. Gâté par la littérature, il voit dans la jeune femme un être plein de poésie qu'il convient d'arracher à un mari épais et brutal. En fait, le couple est très uni. Le docteur est médiocrement raffiné, positif, silencieux, mais intelligent, habile à pratiquer son art, et bon mari. M^{me} Hardel en est tout à fait satisfaite, étant peu romanesque. Ce que Legouy ne veut pas voir. Un jour, il se décide à envoyer à M^{me} Hardel une lettre où il avoue sa passion et annonce sa visite. Celle-ci a lieu un peu plus tard. M^{me} Hardel, qui n'a pas reçu la lettre ou feint de ne pas l'avoir reçue, fait à Legouy un accueil très ordinaire qui décontenance complètement le pauvre clerc. Jouant son va-tout, il se lance alors dans une déclaration où défilent les

(1) Voir le dernier chapitre.

(2) *La Cure du Docteur Hardel*, dans *Le Musée des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1876, pp. 83-87.

clichés de la plus banale phraséologie amoureuse. M^{me} Hardel, parfaitement calme, attend qu'il ait fini, puis essaie de lui faire entendre raison : on voit que M. Legouy aime les dames ; c'est fort bien, mais qu'il veuille se rappeler que M^{me} Hardel est mariée ; elle a certaine petite nièce qui, peut-être, accepterait les vœux du jeune homme... Legouy se trouble, bafouille, finit par se jeter à genoux. Alors, revenant de sa tournée, surgit Hardel. Immédiatement, il comprend tout. Pour se trouver là, M. Legouy est certainement souffrant. Tranquillement mais fermement, le docteur pousse le clerc éberlué dans son cabinet, lui ouvre la bouche, examine les dents une à une. Puis, d'une poigné d'Hercule, il lui arrache une molaire parfaitement saine. Si d'autres extractions se révélaient nécessaires, on est toujours au service de M. Legouy... Celui-ci a compris. Croyant sa mésaventure publique, il abandonne précipitamment Orceilles pour Avranches.

On pourrait montrer dans *La Cure du Docteur Hardel* la présence de nombreuses réminiscences flaubertiennes. Désiré Legouy est évidemment un personnage « bovaryque » : il se croit autre qu'il n'est. Pourtant, dans *La Cure* comme dans les premiers *Désirs*, France n'est qu'un assez médiocre disciple de Flaubert. C'est qu'il le comprend mal, voyant en lui un critique du romantisme beaucoup plus sévère qu'il ne le fut en réalité. Sous l'objectivité du romancier, il ne décèle pas la pitié, voire même la tendresse ; il ne découvre que la réprobation. Cette réprobation, France croit devoir l'exprimer plus explicitement, d'abord avec une âcreté qui lui paraît vite choquante, puis en recourant à l'ironie. En 1872, France accable Jean Servien. En 1876, il le transforme en un personnage caricatural dont il se moque visiblement :

« ...Désiré Legouy constatait avec mélancolie que sa destinée n'était point conforme à sa nature. Il se sentait né pour séduire des femmes élégantes, pour s'enivrer de voluptés coupables et connaître la passion. En réalité, il n'avait encore goûté la femme qu'à la manière des commis-voyageurs, quand ils passent vingt-quatre heures dans une sous-préfecture. Il était pâle ; il avait des moustaches fines, des dents éclatantes et la plus jolie main du canton. »

Ce n'est pas sur ce ton que Flaubert nous parle de Frédéric Moreau. Pourtant, en 1876, France est beaucoup plus près de Flaubert qu'il ne l'était en 1872. Il a su prendre des distances, considérer son personnage d'assez loin pour n'être plus tenté de l'assommer. Son ironie est encore bien corrosive. Elle l'achemine pourtant vers l'objectivité qui fera, six ans plus tard, le prix des *Désirs* de Jean Servien. Une étude du style de *La Cure du Docteur Hardel* achèverait de montrer que France a sérieusement tenté d'adopter en 1876 la manière de Flaubert. Cette étude n'a jamais été faite. Bornons-nous ici à quelques notations.

France utilise la période ternaire pour évoquer les réalités banales qui retardent la réalisation du désir ou préudent à sa satisfaction, mais qui, toujours, impatientent l'âme incertaine. Désiré a fait porter une déclaration d'amour à M^{me} Hardel par le petit Tancrede :

« Legouy l'attendit, en considérant attentivement les ajoncs sur un talus jaune et pelé... Le meunier, sa blaude au vent ; puis le vicaire, les yeux obliques sur son livre noir ; puis la grande Nais, qui revenait de la source avec sa cruche pleine, passèrent. »

Legouy se décide à faire visite à M^{me} Hardel :

« Il sonna à la petite porte grillée... Puis ce fut un grand silence, puis ce fut un bruit de sabots grandissant dans l'escalier de bois ; puis il vit le bras rouge d'une servante qui tournait la clé. »

A Flaubert, France emprunte aussi la technique du style coupé. Il y recourt pour décrire des actions vulgaires, pour en faire apparaître la médiocrité. Ou bien encore, plus savamment, et toujours à l'imitation de Flaubert, il charge un rejet apparemment sans importance d'une signification psychologique :

« Hardel mangea beaucoup et parla peu. Il avait, paraît-il, coupé une jambe dans la journée ; mais il n'en dit rien. Il parla de ses poiriers, qui donnaient beaucoup de fruits cette année. Il les avait taillés lui-même. Et il tira de sa poche un sécateur qu'il venait d'acheter à Saint-Lô. »

Les trois dernières phrases, si elles n'en faisaient qu'une, constitueraient la période typiquement flaubertienne, avec un second membre relié au troisième par ce que Thibaudet appelle le « et de mouvement ».

Autre exemple de style coupé et d'utilisation du rejet significatif :

« On fit le tour du jardin. Maître Chapdelaine fit voir ses melons. Il les tâta du pouce, près de la queue, avec sollicitude. »

France a noté également le rôle que Flaubert assigne à l'imparfait. On en relève de très nombreux emplois dans *La Cure du Docteur Hardel*. France, après Flaubert, charge l'imparfait d'exprimer « l'étoffe et la continuité d'une vie » (Thibaudet) :

« Désiré Legouy était dégoûté de la province, et comme il ne lui était pas possible de prévoir le temps où il quitterait Orceilles, il annonçait tous les soirs à l'auberge du Lion Rouge, qu'il irait à Paris dans les derniers jours de l'automne. En attendant, il lisait les scènes de mœurs parisiennes et il suivait sur un plan le théâtre de l'action. »

France n'a pas négligé non plus de recourir aux effets du style indirect libre dont Flaubert fait grand usage :

« (Legouy) écrivit à M^{me} Hardel une lettre dans laquelle il lui exprimait son amour. Elle le partagerait. Ils seraient heureux, alors. Victimes de la société, ils se réfugierient dans les domaines de la passion. La lettre ne demandait pas formellement un rendez-vous ; elle annonçait une visite du clerc, imposante et mystérieuse. »

On aura encore noté dans ce passage deux rejets très flaubertiens qui donnent, le premier à un adverbe, le second à deux adjectifs, une importante valeur de position.

Au résumé, *La Cure du Docteur Hardel* marque, à n'en pas douter, par rapport aux premiers *Désirs*, un recul heureux, un repli vers des positions classiques. Flaubert en est responsable. On sait qu'il comptera pour beaucoup dans l'évolution ultérieure de l'art francien.

André VANDEGANS (Bruxelles).

Bouilhet eut-il de l'influence sur Flaubert ?

Par Bruno REVEL

Il ne s'agit pas ici d'intervenir encore dans la vieille querelle suscitée par le modèle d'Emma Bovary, alors que la discussion entre flaubertiens subsiste toujours aussi acharnée, mais seulement de constater que l'acceptation ou la non acceptation de la « thèse Delamare » (Pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de Delamare ?) place sous un jour différent la personnalité de Flaubert dans le jeu de ses amitiés. Si ce fut, comme le rapporte Maxime Du Camp, Louis Bouilhet qui proposa à Flaubert de faire une chronique des aventures galantes d'une jeune provinciale, la genèse du chef-d'œuvre serait expliquée tout entière par cette contrainte imposée à son imagination sans contrôle et à ses emardées lyriques désormais intempestives. Le rôle joué par les amis dans la formation et la structure documentée du roman en serait énormément accru pour ne pas dire déterminant. Le portrait que M. Du Camp nous peint de Flaubert ne pourrait que renforcer cette thèse. Dans ses « Souvenirs littéraires » il nous décrit un fils de famille inconstant et velléitaire, un éternel mineur, sans esprit inventif et sans initiative. Un misanthrope égoïste qui a besoin, dans le domaine littéraire, de l'incitation et de l'appui assidu d'un ami. Le solitaire de Croisset : « Tu l'as subie, cette existence, et c'est devenu seconde nature pour toi que de la supporter ». Ou encore cette existence lui pèse, l'ennui : « Ce qui le prouve, c'est la joie que tu t'es donnée toutes les fois que tu as pu en sortir »... Il n'est pas jusqu'à la minorité affective et physiologique de Flaubert, affichée méchamment et envieux par Du Camp dans cette lettre fameuse du mois d'octobre 1851 et répétée dans ses « souvenirs » de 1881, qui n'apporte une preuve de plus à cette thèse. On ne peut négliger l'interprétation freudienne, d'ailleurs excessive et de mauvais goût, du Dr. Reik qui découvre en cette minorité une « versteckte homosexuelle Tendenz » (1) et l'affirmation de Steegmüller (2) selon laquelle sans les conseils et l'insistance de Bouilhet nous n'aurions pu lire *Madame Bovary*.

Dans ce sens, la découverte du « document Pradier » par M^{lle} Leleu (3) dépasse le bruit tant soit peu désagréable qu'elle a provoqué, peut-être parce qu'elle affaiblissait une interprétation jusqu'alors reconnue, commode et extérieure, d'un Flaubert menacé de fouet par ses amis et contraint de jouer le rôle impassible et impersonnel de simple rédacteur d'un fait de chronique aux dépens du romantisme dont sa jeunesse était encore éivrée et imprégnée. L'interprétation de Du Camp n'était du reste pas tellement évidente et n'avait pas contenté de nombreux admirateurs de Flaubert qui l'avait jugée purement gratuite, privée qu'elle était d'une documentation probante, et il ne leur semblait pas possible de réduire d'une façon aussi simpliste l'élan qui avait donné naissance au

(1) Reik : Flaubert und seine Versuchung des heiligen Antonius. Minden, Bruns, 1912.

(2) Steegmüller : La vita tormentata di G. Flaubert. Milano, Rizzoli, 1952.

(3) G. Leleu : Une source inconnue de Madame Bovary, le Document Pradier. Revue de l'Histoire Littéraire de la France, 1947.

(4) J. Pommier : Critique préalable, dans la Revue de l'Histoire Littéraire de la France, 1947.

roman et la discussion sans fin qui avait suivi. Ces doutes furent peu à peu éclaircis jusqu'aux articles de Jean Pommier 1947 (4) et Georges Brosset en 1951. (5)

L'existence, aujourd'hui prouvée par le document Pradier, d'un autre modèle d'Emma Bovary, c'est-à-dire de Louise Pradier d'Arcet, sert à démontrer à quel point l'expérience à laquelle Flaubert s'inspira, qu'il approfondit et tritura pendant de longues années avant le fameux 19 septembre 1851, fête de Saint Gustave, était plus variée, vaste et urgente. Et ce n'est pas tout : d'après d'autres lettres à Flaubert conservées dans la collection Franklin-Grout, et éclairées maintenant par ce document, il résulte que les rapports entre Flaubert et la belle et entreprenante épouse du sculpteur Pradier étaient très intimes. D'un nouvel article de Jean Pommier à Claude Digeon (6), où quelques lettres de Maxime à Gustave sont étudiées sous ce nouveau jour, il ressort qu'en 1848 les deux amis courtoisaient M^{me} Louise et que Maxime, demeuré seul à Paris, risquait, l'autre étant loin, l'enjeu : « Elle m'a pris les mains, m'a dit qu'elle m'aimait bien, mais que cela ne se pouvait parce qu'elle était persuadée qu'au fond cela te ferait de la peine : tu sais que cela est depuis longtemps mon intime opinion »...

Et il ne faudrait pas sourire ici de cette nouvelle perspective où se dessine la célèbre exclamation de Flaubert : « M^{me} Bovary c'est moi ! », mais plutôt, en constatant comme les données du roman sont intimes et congénitales de l'auteur normand et souffertes par lui, et comme la tension de Flaubert apparaisse ainsi plus dramatique pendant les longues années que dura la création du roman, parmi les expériences encore incandescentes et cette volonté surhumaine de fabriquer un bon livre où il n'y eut qu'à écrire des phrases, de considérer comme la personnalité de l'auteur se dessine plus forte, autonome, volontaire et consciente. Moins que jamais dominée par les amis.

Cette fable de la contribution directe de Bouilhet à la genèse du roman une fois ruinée ou du moins largement ébranlée, il restait à en abattre une autre qui affirmait le contrôle continu de Bouilhet sur sa formation. C'est encore une vieille histoire : « Bouilhet a été la conscience de Flaubert » selon Angot (7) ou bien encore Bouilhet a joué le rôle de confident, a été la conscience « et peut-être la moitié du génie de Flaubert » (8). Histoire qui dure jusqu'à Stegmüller. On ne peut pas dire que ces versions qui répètent, en y jetant un coup d'œil attentif, l'affirmation jalouse et imprudente de Maxime Du Camp, n'aient subi une correction par M. le Chanoine Letellier, spécialiste de Bouilhet, (9) qui avait pu il y a de nombreuses années voir les lettres de Bouilhet à Flaubert. Mais ces lettres, après la mort de la nièce de Flaubert, avaient disparu, en sorte que la vieille fable continuait encore à circuler et la personnalité créatrice de Flaubert apparaissait, comparativement à ses amis, amoindrie et même complètement minée dans sa vigueur et sa bonté active, de plus, souillée d'une bien spéciale « horigkheit ». On ne savait d'autre part comment accorder ce portrait stéréotypé devenu presque officiel (c'est un esprit d'une sécheresse supérieure parmi les secs,

(5) G. Brosset : Les Amis de Flaubert. Bulletin n° 2 de la Société des Amis de Flaubert.

(6) J. Pommier et Cl. Digeon : Du nouveau sur Flaubert et son Œuvre. Mercure de France, mai 1952.

(7) A. Angot : Un ami de Flaubert : Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres. Paris, Dentu, 1885.

(8) E. Frère : L. Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert. Lecène-Oudin, 1908.

(9) L. Letellier : L. Bouilhet, sa vie, ses œuvres. Paris, Hachette, 1919.

une intelligence toute en surface, n'ayant ni sentiment, ni passion, ni enthousiasme) avec d'autres phrases et jugements complètement opposés échappés à la plume non pas de critiques ou de rivaux, mais de contemporains qui l'avaient aimé et en avaient obtenu à l'occasion confort, conseil, aide et consolation. George Sand elle-même écrivait en date du 13 novembre 1866 : « On sent en vous une protection de bonté infinie et, un soir que vous avez appelé votre mère ma fille, il m'est venu deux larmes dans les yeux »...

Mais pour revenir au cas particulier des rapports Bouilhet-Flaubert, on doit au mérite de M^{lle} Maria Guerri d'avoir retrouvé la piste des lettres écrites du premier au second pendant la préparation d'une dissertation discutée au cours de la dernière session de licences de l'Université Bocconi. Elle nous raconte elle-même combien l'amabilité des derniers flaubertiens lui a facilité la tâche et comment, grâce à la prévenance de l'éminent balzacien qu'est Marcel Bouteron, elle a eu le rare privilège de les relire dans la sérénité de Chantilly et d'en prélever certains passages.

C'était la démonstration, finalement, d'une vérité déjà entrevue mais qui avait du mal à percer, c'est-à-dire de cette générosité intarissable de Flaubert toujours prêt à accueillir, ou mieux à s'ouvrir aux appels réitérés de l'ami découragé par les difficultés matérielles et spirituelles de sa vie, et incapable de supporter seul les charges d'une carrière théâtrale qu'il a entreprise afin d'en tirer les revenus nécessaires à sa triste existence. Il suffit de relire les lettres qui suivent pour constater que c'est Bouilhet qui demande des conseils, des idées, des données, des encouragements et du confort. Comment cela s'expliquerait-il s'il n'y avait chez Flaubert une vertu active et efficace ou cette « bonté de protection infinie ? » Non seulement, mais en plus, pour une meilleure définition du doit et de l'avoir de Flaubert par rapport à son ami le plus cher, les lettres servent à éclairer un autre point de son aventure littéraire, ou du moins à détruire une autre légende qu'on retrouve dans le livre d'Albalat (10), à part cela excellent, sur les amitiés de Flaubert : « Bouilhet avait une telle influence sur Flaubert qu'il finit par lui donner le goût du théâtre ».

Or, si on ne tient pas compte de ce que l'on savait déjà sur sa passion pour le théâtre, profonde dès l'enfance et bien avant d'avoir connu Bouilhet (11), et sans parler des scénarios que Flaubert aurait écrits ensuite afin de convaincre l'ami pendant les deux hivers 1847/48 et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque de Rouen faisant partie de l'héritage Franklin-Grout, et enfin des nombreuses affirmations de Bouilhet, dues à la fatigue et au découragement et toutes accordées sur la lamentation qui revient continuellement dans ces lettres : « Je me livre à un travail pour lequel je n'étais pas né, je veux dire le théâtre », la nouvelle correspondance atteste, avec une plus grande précision, l'intérêt assidu de Flaubert pour le théâtre qui fait que l'ami ait recouru à ses conseils et à sa direction dans un problème qui pour lui était vital.

C'est ainsi que l'étude des lettres inédites de Bouilhet à Flaubert pourra fournir une nouvelle documentation au chapitre théâtral de la vie de Flaubert, qui serait en un certain sens à refaire et qui est essentiel peut-être autant que le chapitre analogue pour la compréhension de l'art de Stendhal.

Bruno REVEL.

*Revue de Littérature moderne n° 6, 3^e année
de l'Université Bocconi, Milan.*

(10) A. Albalat : Flaubert et ses amis. Paris, Plon, 1927.

(11) J. Canu : Flaubert, auteur dramatique. Paris, Les Écrits de France, 1946.

Flaubert et Huysmans

Allocution prononcée le 1^{er} Juillet 1951 au Pavillon de Croisset

Par Henry LEFAI

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Parce que j'ai passé ma jeunesse sur ces rives de la Seine, une amitié fidèle a cru bon de me demander, au terme de ce pèlerinage, quelques mots sur l'ermite de Croisset et ses rapports avec notre Huysmans.

Cependant, (mais le destin ne l'a pas voulu !) s'il était une voix souhaitable ici, ce n'était pas la mienne : c'était celle de notre cher Léo Larguier et vous la regrettez comme moi.

Pour accompagner le geste qui l'honore et nous amène, sa clairvoyance de poète eut choisi les plus magnifiques de ces « mots français qu'il a tant aimés », lui aussi. Son verbe souverain eut rappelé parmi nous vers notre hommage, ce Flaubert des dernières années, le vieux lion fourbu, rugissant en sa cage étroite, captif de son propre piège, ou baillant, exhibant son unique chicot, ou secouant au vent du gueuloir le débris de son poil rude.

Mais le bon poète a rejoint ses devanciers, ses deux amis, et je vois ici, à l'entour de nous, pour le moins trois grandes « Ombres ».

Peut-on d'ailleurs faire halte à Croisset sans beaucoup de souvenirs et beaucoup de regrets ? Où retrouver l'admirable et romantique paysage, aujourd'hui saccagé, qui fut le cadre aimé de Flaubert ? Où, sa blanche demeure disparue, avec ses tilleuls et ses peupliers ? — « La civilisation, écrivait-il, est une victoire contre la poésie. » — Nous le voyons : l'atroce ferraille de notre époque a tout envahi. Et ce petit pavillon, tardivement sauvé, où des mains pieuses s'efforcent à réunir, à retenir, les reliques du bon géant, ne peut se targuer d'être à la mesure de son hôte : c'est la tombe lilliputienne de Gulliver... Corneille, sur l'autre rive, n'a guère meilleure chance... Mais c'est ainsi !

Lorsque Flaubert meurt à Croisset, le 8 mai 1880, il est âgé de 58 ans. Quel âge a donc alors notre Huysmans qui vient de Paris pour l'inhumation ? 32 ans seulement ? Malgré le *Drageoir Marthe*, les *Sœurs Vatard*, et les *Soirées de Médan* qui viennent de paraître, il débute. Une génération sépare donc J.-K. de son grand aîné, d'où le ton des rapports. De plus, leur rencontre première me semble très tardive. Il est vraisemblable, probable même, qu'ils se sont connus chez l'éditeur Georges Charpentier dont le salon, après 1873, est éclectique, et accueillant aux jeunes. Flaubert y vient en ami, en maître écouté, avec son disciple Maupassant. Ce qui est « historique », c'est que le 16 avril 1877, Maupassant (il signe alors Guy de Valmont, et vient de la *République des Lettres*), réunit, pour un dîner chez Trapp, près la gare Saint-Lazare, les jeunes tenants de ce qu'on baptisera le lendemain « l'École naturaliste ». — Il y a, chez Trapp, autour des maîtres : Flaubert, Edmond de Goncourt et Zola, auxquels ils rendent hommage, Maupassant, Paul Alexis, Hennique, Céard qui nous le raconte, Mirbeau et Huysmans. Charpentier les rejoint au champagne. — Depuis dix ans Flaubert est accablé de deuils

et de soucis, vous le savez : « Mon cœur est une nécropole... » — Il s'amusera de cet hommage d'un soir ; il laissera faire et dire, non sans marquer d'une boutade, à son habitude, son horreur de toutes écoles et chapelles, et sa répugnance pour le mot « naturalisme » que Zola tient à imposer — et imposera. La « bande à Zola », comme on dira, naquit chez Trapp.

Un mois après, toujours en 1877, Huysmans retrouve à Paris Flaubert (s'il n'est venu le visiter entre temps chez sa nièce, faubourg Saint-Honoré) dans l'atelier du peintre Becker (26, rue de Fleurus) (1). Là, Guy de Maupassant, encore une fois désireux d'égayer son maître, a organisé la représentation pour de rares intimes, et quelques femmes masquées, d'une farce de sa façon, fort osée : *A la feuille de rose, Maison Turque*. Nous sommes ici plusieurs qui avons connu, bien assagi, l'un des acteurs... Soirée *hémourme* !...

Ils purent en 1878 se rencontrer ailleurs, autour de Zola.

En février mars 1879, d'ici même, Flaubert répond à l'envoi dédicacé que lui a fait J.-K. des *Sœurs Vatard*, — lettre importante, éloge et critique, citée par Céard, citée par René Dumesnil :

« ...Le Gange n'est pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas plus que le Gange...La rhétorique est retournée, mais c'est toujours la rhétorique...» — « Prenez garde, écrit-il, vous allez créer une sorte de préciosité à rebours... » (2) — Le solitaire de Croisset avait-il des rêves prémonitoires ? Cinq ans plus tard *A rebours* paraissait !

Nous regrettons de ne pas connaître de lettres de Huysmans à Flaubert, (notre ami Pierre Lambert ne les a pas...encore...retrouvées !...) mais il semble bien que, vu les âges et les positions respectives des correspondants, ces lettres durent être plus déférentes qu'amicales.

En avril 1880, soit moins de quinze jours avant sa fin soudaine, Flaubert signale à sa nièce Caro (Caroline Commanville), un article du *Gil Blas*, signé Richepin. « Ce jugement de la bande à Zola est parfait », écrit-il — et franchement il s'en amuse. Faisons comme lui, sans vouloir voir, plus que lui, une méchanceté dans ces portraits-charge, un peu rudes. Voici Huysmans — 1880, 32 ans, style et silhouette, par Jean Richepin :

« Le chef broussailleux, avec, sur ses bajoues, une barbe inquiète de Primitif, qui met des tons d'or à la peau en parchemin d'un nerveux. Gracile, le ventre en limande, il se dandine, furetant du nez et piquant les choses de ses yeux dans un sautellement de chat qui joue. La pomme d'Adam casse la ligne anguleuse du col, piquée d'une note de brique pilée sur la peau, grenue et dindonnaire, et tantôt se hisse, et tantôt dévale, suivant le brinqueballement rythmique des déglutinations... »

Ici, dans cette maison accueillante aux amis, qui ne lui appartient plus qu'à peine, Flaubert vit ses derniers jours, seul, accablé, exaspéré ! Il va partir pour Paris, dit-on. Il n'ira pas si loin : le 8 mai 1880 Flaubert est mort...

Et plusieurs, parmi ceux qui l'aiment, ont alors souci de l'écho qui va répondre à sa phrase désespérée : « La mort n'a peut-être pas plus de secret à nous révéler que la vie ».

(1) Georges Becker a exposé au Salon de 1875 une toile de dimensions importantes : Respha, fille d'Aïa, veillant près du gibet où ses sept enfants ont été crucifiés par les Gabaonites. (Cf. J. Claretie, *L'Art et les artistes français contemporains*, 1876). — Becker achètera, après la mort de Flaubert, le balcon de fer du Pavillon de Croisset (Georges Dubosc).

(2) R. Dumesnil, *G. Flaubert*, 1932, p. 417.

Le 11 c'est l'inhumation ; Maupassant, Edmond de Goncourt, Claudius Popelin sont à Croisset déjà, venu la veille. Le matin de la cérémonie, arrivent les Parisiens, dont Huysmans ; mais, faute de temps, à cause de l'heure d'arrivée en gare du train, ils ne rejoindront le cortège que dans cette côte de Canteleu, avant l'église. Huysmans ne vint donc pas, semble-t-il, jusqu'à ce seuil. Il est un de ces « auteurs de Paris » dont le *Gaulois* me fournit la liste, qui suivirent leur maître leur ami, jusqu'au lointain cimetière de Rouen, dominant la ville au Nord, à pied, croit-on, et par une grande chaleur.

Les Rouennais, curieux du spectacle (sans plus), se montrent du doigt « le Zola » dont on parle, la barbe de Christ d'Alphonse Daudet, la silhouette crispée de Goncourt, très ému. Ils ne savent trop quels sont les autres... Les autres ce sont Maupassant, Huysmans, Hérédia, Banville, Charpentier, Catulle Mendès, Bergerat, Coppée, Hennique, Paul Alexis, Théophile Gautier fils, Raoul Duval, Claretie, Philippe Burty, d'Osmoy, d'Hervilly, Claudius Popelin, quelques délégués des journaux ; et puis quelques relations encore, cent-cinquante personnes peut-être. Un peloton de ligne fait escorte, car Flaubert est chevalier de la Légion d'Honneur ! Quarante voitures de place suivent... Sur sa tombe, Flaubert ne voulant pas de discours, seul son ami Lapierre, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, adressera un adieu ému. Mais pour l'auteur de « la Bovary », les Rouennais d'alors n'avaient pas beaucoup de sympathie, il faut bien le dire. J'en pourrais donner témoignages — et raisons mauvaises (3)... La presse parisienne se plaît à dénigrer, à nommer les absents...

Ajouterai-je une anecdote ? Après cette longue cérémonie, les « auteurs de Paris », comme dit le journal, se retrouvent dans un restaurant des quais, chez Mennechet, pour déjeuner, tardivement, fatigués, émus. Mais combien faut-il de couverts ? : treize ! Treize ? Hélas ! et Banville est superstitieux ! Qu'à cela ne tienne, on racolera, devant la porte, le premier soldat qui passe, heureux de faire le quatorzième, et tout s'arrange ! J.-K. était-il l'un des treize ?... Où déjeuna ce jour-là Monsieur Folantin ?... Nous le savons...

Quatre ans après la mort de Flaubert, Huysmans, dans *A Rebours*, dira en termes choisis l'admiration de des Esseintes pour le visionnaire de *Salammô* et de la *Tentation*. Céard, lui, dans ses pages sur les premières œuvres de J.-K., insistera sur l'influence de *l'Education sentimentale*, sensible dans les *Sœurs Vatard*. Et c'est exact.

A la fin de sa vie, en 1906, dans une lettre à M. René Dumesnil, Huysmans confirmera hautement son admiration pour Flaubert et, analysant son style, s'étonnera du « côté timide de cet *héroïque*, devant les mots qui ne figurent pas dans les dictionnaires officiels » ; il parlera du « vocabulaire restreint » de ce « merveilleux écrivain ».

Mais il est d'autres liens, très sûrs, n'en doutez pas, entre le solitaire de Croisset et l'oblat à venir, le maître et le disciple incliné sur cette noire tombe, entre ces deux nostalgiques visionnaires qui s'arrangent si mal de leur temps, ces deux obstinés travailleurs, ces deux affamés de perfection et d'absolu. Vous aimerez à redécouvrir ces liens dans l'admirable correspondance de Flaubert, de cet « héroïque », nous dit Huysmans !

Près de ces fenêtres, ouvrant sur le fleuve, où glissait sa barque (avant la mienne), que ne puis-je mieux évoquer le bon géant, blessé à mort, l'ascète des dernières années, le « mystique » dirais-je ?

Fils de ces rives, il a jadis embarqué son grand rêve à bord des

(3) Dont : le souvenir cuisant de sa Lettre au Conseil Municipal de Rouen (1872), pour le monument de Louis Bouilhet, « sa Catilinaire contre les brutes de Rouen » (G. Flaubert).

nefs, quittant nos brumes pour cet Orient fabuleux qu'il imagine prodigue de sortilèges. Il a souhaité s'éblouir ! Mais les splendeurs qu'il dénombre, d'escale en escale, aux golfes de ses Terres promises, se montrent, proches, moins brillantes que ses songes. Il leur préfère, à chaque retour, son meilleur phare, cette lampe de Croisset, illuminant la page où son labeur s'obstine — et le tue... Nous sommes ici au dernier port d'attache, au quai natal retrouvé, où s'éteint à jamais le « fanal d'un vieil espoir » ... (4)

Peut-être notre inquiet J.-K. a-t-il plongé, lui, dans la vie, avec moins d'assurance. Il est le fils d'une race si méticuleuse, ce curieux, « en quête de havres douilleés et tièdes » ; — mais il brûle d'une secrète ardeur pour toutes floraisons rares pour toutes vies en marge ou même à rebours du temps. Il poursuit son enquête, policier naturaliste et bougonnant, autour de lui, en lui, jusqu'aux plus aventureux *là-bas*. Il échoue, épave à *vau l'eau* des plus troubles *Bièvres*. Il gémit comme Flaubert, de demeurer *en rade*, incertain du but, requérant d'où il vient afin de deviner *sa route*. Et puis, quand le destin lui fournit ses pilotes, sur cette nef d'un passé qui le console du présent (lui aussi), il s'embarque, à Dieu vat ! malgré les rires et le Diable qui tient l'amarre ; il vire de bord vers les grottes d'azur, les Vierges des cryptes, les Saints des vitraux et des Primitifs : il vogue vers les cloîtres dont il sera l'oblat, quand il abordera, bientôt enfin, sur « l'autre rive », mains jointes à la proue, sous l'envol des cloches exaltées par sa Foi, au terme, lui aussi, de son douloureux périple.

(4) « J'ai au fond de l'âme les brouillards du Nord que j'ai respirés à ma naissance. Je porte en moi la mélancolie des races barbares... » (Flaubert). — « Il avait de l'Océan dans son âme et le sang Viking fermentait dans ses veines... » (Jean Revel, *Hist. des Normands*).

Correspondance de Gustave Flaubert

I. LETTRES DE GUSTAVE FLAUBERT A MADAME BRAINNE

En 1940, et par l'intermédiaire de M. Jacques Toutain, alors membre du premier Comité des Amis de Flaubert, les 123 lettres écrites par Gustave Flaubert à M^{me} Brainne, fille d'André Rivoire et belle-sœur de Fr.-Ch. Lapierre, ont été déposées à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

Elles font désormais partie de la CORRESPONDANCE du grand écrivain et nous en publions les premières.

Samedi soir (18 Février 1871).

Chez M. Commanville,
Neuville Dieppe.

Je n'ai rien à vous dire si ce n'est que je m'ennuie de vous et qu'un petit bout de votre écriture me ferait grand plaisir.

Vous savez sans doute que nous avons été, ici, fortement menacés

de pillage. Ces messieurs (tous charmants) ont saccagé la maison de quatre conseillers municipaux ! Il a fallu encore une fois ré-inhumer les choses auxquelles on tenait !

Nous avons su, ce matin, qu'on nous faisait grâce de la contribution de guerre, et la poste, arrêtée hier, remarche. Jusqu'au jour où on la ré-arrêtera.

Décidément, Rouen me paraît une forte ville ! La clémence de Guillaume est-elle due à la députation dont R. Duval faisait partie ? Allons-nous avoir bientôt la tranquillité ? Pourra-t-on revivre ?

La vue de ma petite nièce m'a fait du bien. J'ai recommencé (ou plutôt j'ai tâché de recommencer) à travailler. Mais la caboche est encore bien faible.

Ma mère et moi, nous parlons souvent de nos bons amis de la rue de la Ferme. Que serions-nous devenus sans eux, pendant cet abominable hiver ! J'espère les revoir, dès que la paix sera faite.

En attendant ce plaisir là, je baise, Madame, les deux côtés de votre jolie mine, si vous voulez bien le permettre.

Et suis sincèrement et sans blague aucune

Tout à vous,

G.

Déposez-moi aux pieds de Mad. Lapierre.

P.-S. — Demandez-donc à son mari si c'est réellement à 4 heures ou à 4 h. 1/2 qu'on a battu le rappel ?

**

Neuville près Dieppe.

Chez M. Commanville.

Lundi soir 27 Février (1871).

Votre lettre si charmante mériterait une réponse... soignée ! Mais je suis si énervé que j'ai à peine la force de vous écrire !

Le télégramme parvenu ce matin à Dieppe est incompréhensible. Nous ne savons pas si l'armistice est prolongé jusqu'au 2 ou jusqu'au 12 !

En attendant, ces Messieurs démolissent le parapet de la jetée pour y établir des canons.

J'ai peur qu'on ne se flanque à Bordeaux de fortes calottes et qu'on n'y détruise l'ouvrage de Thiers !

Le voyage de Paris ne me paraît pas encore si facile ! puisqu'il faut pour l'effectuer : 1° un permis prussien et 2° se priver de ses bagages. Donc, ma belle amie (et chère Madame), il nous faut attendre encore quelque temps.

J'ai lu le plaidoyer de Duval. C'est un morceau ! et Rouen est vengé.

Je tâche de travailler un peu. Impossible, et je ne suis pas plus gai que cet hiver.

Remerciez bien Lapierre de sa bonne lettre.

Dites-moi tout de suite ce que vous devenez.

Je vous baise les deux mains très longuement et suis entièrement

Votre

G^{re}.

Vous savez (ou vous ne savez pas) que je r'ai six prussiens à Croisset ! Et à la rue de la Ferme, y en a-t-il ?

« L'ami Fl » présente à Mad. Lapierre ses respects avec la tendresse de la casquette de Loutre !

Dès que mon logis sera libre et que j'aurai une solution quelconque, je reviendrai.

**

Je ne trouve pas ça gentil d'oublier « l'ami Fl ». Il vous a écrit au commencement de cette semaine. Vous n'avez donc pas reçu sa lettre ? Etes-vous malade ou partie vers Paris ? Sans lui !

Pour quitter la tournure indirecte qui est trop noble, je vous dirai que je serais maintenant à Rouen, si je ne restais à Dieppe jusqu'à jeudi ou vendredi pour garder ma nièce et ma mère, car nous avons encore les prussiens ici, et mon neveu est en voyage. Dès qu'il sera revenu, vous me verrez accourir pour vous dire de vive voix

que je suis

tout à vous.

G^{vo}.

Dieppe, samedi 4 mars (1871).

**

Paris, samedi soir (13 janvier 1872).

Ma chère et belle Amie,

Je commence à respirer, et j'espère bien à la fin de la semaine ne plus m'occuper des autres, mais de moi (c'est dire que l'on se verra — enfin !)

J'ai encore à finir l'impression des **Dernières Chansons** et d'**Aissé** et à envoyer rue Saint-Etienne des Tordeliers (sic) ma lettre au Conseil Municipal de Rouen, petit morceau qui me fera chérir de nos infects compatriotes.

Autre histoire : Pierre Berton m'a demandé pour M^{lle} Delaporte le rôle d'**Aissé** ? Ne vous l'ai-je pas promis pour Mad. Pasca ?

Ni l'une ni l'autre ne sont précisément faites pour le jouer. Réfléchissez ! Que faut-il que je fasse ? Je me laisserai conduire par vous — ce qui peut fournir le sujet d'un joli tableau allégorique.

« L'âge mûr conduit par la Beauté », que j'embrasse.

G^{vo}.

**

Puisque ça vous fait plaisir, très chère et de plus en plus belle amie, **Aissé** appartient à Mad. Pasca. Tant pis pour M^{lle} Delaporte ! J'ai envoyé hier au soir à Lapierre ma lettre au C. Municipal de Rouen. « Le Figaro » et « Le Temps » demandent d'avance à la reproduire. **Les Dernières Chansons** paraîtront vendredi ou samedi. **Aissé**, lundi, sans doute.

Alors tout sera enfin fini et vous recevrez de longues et nombreuses visites de

G^{vo}

qui vous aime.

Paris, Mercredi soir (17 Janvier 1872).

**

Paris, Vendredi soir, 8 heures (9 Février 1872).

« Le Cher petit » ne va pas bien du tout. Il a une angine assez violente et l'intérieur de la gorge dans un état horriblement malpropre.

J'ai beaucoup de mal à parler. J'ai des glandes autour du cou. Je suis ignoble. Je ne veux pas qu'on me voie !

Je jouis de tous ces avantages depuis mardi matin et j'espère en être quitte demain.

Mais non ! hélas !

Je vous donnerai de mes nouvelles dimanche soir.

Vous ne partez pas pour Rouen avant mercredi, n'est-ce pas ?

Mille tendresses...

G.

*

**

Votre lettre est bien bonne, ma chère et belle amie. Pour y répondre longuement, il faudrait se recueillir mieux que dans « le silence du Cabinet », dans le silence du cœur ! Mais pour cela, le temps me manque, car je ne veux pas retarder ma réponse. Or, je suis ce matin harcelé d'occupations.

Je vais tout à l'heure déjeuner chez Mad. Lepic. Ce soir, je dîne avec le bon Cordier — et j'ai une foule de courses à faire aujourd'hui.

Mon angine est passée, mais j'ai des rhumatismes dans le dos qui me font souffrir assez violemment. Je n'en continue pas moins à faire à la Bibliothèque ex-impériale des séances de 4 et 5 heures. Ce qui n'est pas gai, au milieu du bruit et avec une cravate !

On se reverra donc la semaine prochaine — dans cinq ou six jours, le 20 ! c'est mardi. Je compte vous voir mercredi. Un petit mot d'ici là, n'est-ce pas ?

Amitiés à toute la famille et à vous.

G^{vo}.

Paris, Jeudi matin (15 Février 1872).

*

**

Paris, Lundi soir, 7 h. 1/4 (19 Février 1872).

Je ne fais que recevoir à l'instant même votre lettre de dimanche. Pourquoi ce retard, ma chère belle amie ? Mon carrosse, mon « char numéroté », comme disait C. Delavigne, m'attend pour me conduire à la première de « Ruy Blas », donc j'ai bien peu de temps à moi pour vous dire... tout ce que vous savez, et puis que : il ne faut pas compter sur moi mercredi parce que j'ai dans l'après-midi quatre rendez-vous. La faute en est à Lapierre qui m'a dit que vous ne seriez pas revenue avant jeudi ou vendredi !

Mais, mercredi, je passerai chez vous entre 5 et 6 heures. D'ici là, comme toujours,

Tout à vous.

G^{vo}.

*

**

Paris, Vendredi (22 Mars 1872), 10 heures.

Certainement, ma chère belle amie, à demain, 6 heures, chez moi !

J'ai eu depuis trois jours des affaires de libraire très graves — et qui m'ont pris tout mon temps. Voilà pourquoi je n'ai pas été vous faire de visite.

J'ai le cœur tout barbouillé par l'idée de mon départ — d'autant plus que le voyage et le retour ne seront pas gais.

Mille tendresses de

G.

Croisset, Dimanche soir (31 Mars 1872).

J'outrepasse vos ordres, ma chère Léo, car je ne m'ennuie pas « un peu », mais beaucoup. Je m'ennuie de vous — par l'idée surtout que je vais être longtemps sans vous voir.

Et puis ici, tout m'attriste et m'agace ! Ma mère m'inquiète de plus en plus ! Mais vous avez assez de vos chagrins personnels sans que j'afflige ce cher bon cœur avec les miens.

Que vous dirai-je donc ? Que vous m'avez écrit un amour de lettre. Je l'ai relue trois fois, comme si j'étais un jouvencel.

Pourquoi ne le suis-je plus ? Pourquoi ne le suis-je plus !

Pourquoi vous ai-je rencontré trop tard. Le cœur reste intact, mais j'ai la sensibilité exaspérée par ci, émoussée par là comme un vieux couteau trop aiguisé — qui a des hoches et qui s'ébrèche facilement. Il me semble que je ne suis pas digne de tout ce que vous me donnez — et la comparaison que je fais de nous deux m'humilie. « Tenir un peu de place dans ma vie », dites-vous. Non ! elle n'est pas petite. Tout ce qui vous touche, me pénètre.

Voilà pourquoi je suis constamment agité. J'ai puisé sur vos lèvres, ma chère belle, quelque chose qui me restera au fond du cœur, quoiqu'il advienne.

Comme il me serait facile de vous écrire des tendresses ! De vous faire des phrases. Mais j'épargne votre bon goût. Vous trouveriez peut-être que « ce n'est pas vrai ».

J'ai vu aujourd'hui l'autre géranium — toujours charmante — et le beau-frère aussi, et le jeune Baudry, qui m'a paru très échauffé à votre endroit.

Faites les amitiés pour moi à votre amie Alice.

Je sais que votre fils revient à Rouen bientôt ? et vous ?

Il me semble que l'autre samedi, c'était il y a un an !... Je rêve à vos visites de cet hiver comme à une chose très ancienne et très douce. Et je vais me remettre à lire du Hegel en tâchant de ne plus songer à cette chère belle figure que je voudrais couvrir de baisers.

G^{ve}.

(de plus en plus intempestif).

Croisset, Nuit de Samedi (17 Avril 1872), 1 heure.

Ma chère Amie,

Ma mère vient de mourir !

Je vous embrasse,

Votre

G^{ve} FLAUBERT.

Croisset, Dimanche soir 21 Avril 1872.

Ma chère Léo,

Oui, je songe à vous, venez donc ! J'ai besoin de voir vos bons et beaux yeux — avec le reste !

Je suis encore trop écrasé et trop éccœuré pour vous écrire des détails sur moi-même. Mais voici en deux mots la situation.

Croisset appartient à Caroline — qui d'ici à longtemps ne l'habitera pas. Car elle a déjà deux logements — et j'y resterai tant que la

succession ne sera pas complètement liquidée. Car avant de savoir où je vivrai, il faut savoir comment je vivrai. Je crois que la sagesse me commandera d'habiter Paris le moins possible. Oui, j'ai peur de cela ! Tantôt, cependant, nous avons trouvé une combinaison économique — assez raisonnable.

Comment vais-je pouvoir supporter la solitude absolue ?

Ah, quel déchirement d'entrailles, depuis trois semaines, ma chère Léo. Comme j'ai pleuré !

Les deux jours qu'ont duré l'inventaire ont été atroces. Il me semblait que la pauvre vieille bonne femme remourait et que je la volais. Je n'ai à me plaindre de personne cependant. Mais j'ai la sensibilité exaspérée. Je suis, naturellement, un écorché — et des heurts pareils me font plus souffrir que les autres.

Vendredi, samedi au plus tard, je compte sur votre visite. Aimez-vous mieux que j'aille d'abord à Rouen ? Ecrivez-moi un mot, et vous m'y verrez à peine débarqué !

Je vous envoie toutes mes tendresses et vous serre à plein bras sur mon cœur.

Le Cher Petit qui n'est pas gai.

**

II. A M. GALLI

Mon cher Ami,

Quand vous aurez le temps, vous serez bien aimable de venir me faire une petite visite, armé de quelques-uns des instruments de votre profession, c'est-à-dire muni de ce qu'il faut pour limer, brûler et plomber. Je souffre des derniers dominos qui restent dans mon jeu.

Merci d'avance

et tout à vous

G. FLAUBERT.

Croisset, vendredi soir.

M. Galli habitait à Rouen rue de la Chaine, n° 22, et exerçait la profession de dentiste. Il faisait partie du Comité chargé de l'érection du Monument Louis Bouilhet, à Rouen, et remplissait les fonctions de trésorier. C'est à son domicile que se réunissait le Comité.

(Lettre communiquée par le Docteur Jean, qui a l'original).

**

III. A M. Ch. HOUZEAU

Croisset, Jeudi 25 Décembre 79.

Eh bien ! mon bon, tant que vous n'aurez pas fait un soleil pour fondre la glace et que l'ancien né ressuscitera pas, il faut attendre. Mais dès qu'on pourra circuler, vous devez venir ici avec Pannetier et Georges pour réparer le malencontreux déjeuner de l'année dernière. Rappelez ce devoir aux deux compagnons.

Que 1880 vous soit léger !

Tout à vous,

G. FLAUBERT.

Pannetier ignore peut-être que son riflard est chez moi depuis un mois. Il devait l'envoyer chercher, au dire de Pouchet, auteur du délit.

(Lettre communiquée par M. René Sènilh, Trésorier du Comité des Amis de Flaubert, qui a l'original).

En marge de Gustave Flaubert

Correspondance de la Famille Bouilhet

Nous devons à l'obligeance de M. René Senilh, trésorier de notre Société, communication d'une lettre de M^{lle} Esther Bouilhet, sœur du poète Louis Bouilhet, l'ami de Gustave Flaubert, écrite quelques jours après le décès de Louis Bouilhet, à M^{me} Auguste Le Roy, mère de Georges A. Le Roy, en son vivant conservateur du Musée de Croisset.

Cette lettre éclaire d'un jour bienfaisant la question des « inimitiés familiales » ayant parfois éloigné les deux sœurs de Louis Bouilhet, du poète.

Chère Madame,

Votre bonne lettre d'hier nous a fait un grand bien, elle nous a redonné courage et consolation. Que l'amitié d'une âme pieuse fait de bien. Comme elle sait comprendre et adoucir les plus grandes douleurs !...

Oui, bonne amie, permettez-nous de vous donner ce nom, nous allons prier et prier avec plus de ferveur qu'à jamais. Dieu est si bon !... Espérons, comme vous le dites si bien, que nos larmes et notre affliction auront pesé dans la balance de sa justice et auront obtenu pour notre cher ami, un moment de repentir ; et du Ciel un regard de miséricorde et de pardon.

Que nous eussions été inquiètes de savoir l'indisposition de ce bon Monsieur Le Roy. Heureusement que vous nous rassurez complètement et sur sa santé et sur la vôtre.

Nous vous remercions bien vivement de nous avoir procuré la photographie de notre pauvre cher ami. On y aperçoit déjà des traces de malaise, mais il est bien ressemblant. Nous l'avons placé au pied d'une petite statue de la très Sainte Vierge que notre bonne mère aimait beaucoup. Il nous semble là en sûreté. Nous y avons placé précédemment un petit morceau de cordon de la Légion d'honneur, puis plus tard, une rosette violette de sa décoration d'officier qu'il nous avait donnée lors de son dernier voyage à Cany. Ces souvenirs nous sont si chers ! Merci donc, Madame, et de votre envoi, et de vos bonnes prières.

Quant à notre santé, Dieu qui nous éprouve, daigne nous soutenir. Les nuits sont quelquefois bien pénibles et le jour ramène les larmes, chacun ici veut prendre sa part de notre peine, et ouvre plus profondément encore cette plaie qui n'est point fermée. Cependant nous reprenons courage dans la pensée que la volonté de Dieu le veut ainsi, et qu'il ne peut vouloir que le bien de ceux qui l'aiment, aussi devons-nous dire, comme nous l'écrivait ces jours-ci un bon prêtre de nos amis, Dieu nous l'avait donné, il nous l'a ôté : que son saint nom soit béni !...

Nous avons fait demander une neuvaine de messes à Notre-Dame des Victoires à Paris ; nous recevons aujourd'hui une lettre qui nous apprend qu'elle commencera demain à 9 heures. Si vous voulez, bien bonne amie, vous y unir, nous en serions bien heureuses.

Embrassez, je vous prie, pour nous nos deux petits amis, et dites-leur que nous les remercions aussi de leur souvenir quotidien pour M. Bouilhet. Encore une prière. Quand vous aurez un petit moment de libre, jetez à la poste pour vos amis de Cany quelques bonnes paroles comme vous en savez si bien dire ; elles seront reçues avec une bien vive reconnaissance. Nous sommes, ma sœur et moi, toutes à vous de cœur.

E. BOUILHET.

P.-S. : Nous présentons nos respects à M. Le Roy.

Cany, 30 juillet 69.

« Madame Bovary » est classé le premier roman de France

Le *Figaro Littéraire* a organisé un vaste référendum parmi ses nombreux lecteurs en vue de connaître les romans les plus populaires en France.

L'ouvrage de Gustave Flaubert : *Madame Bovary* arrive en tête du référendum, avec 6.147 voix.

Viennent ensuite :

Le Rouge et Le Noir : 5.561 ; *Le Père Goriot* : 4.935 ; *Les Misérables* : 4.077 ; *Dominique* : 3.732 ; *Les Trois Mousquetaires* : 3.467 ; *Bel Ami* : 3.066 ; *Le Disciple* : 3.042 ; *Germinal* : 2.913.

Figaro Littéraire du samedi 6 décembre 1952.

**

Questions et Réponses

Un de nos adhérents pose la question suivante :

Quels furent les titres successifs donnés par Flaubert à son œuvre inachevée : *Bouvard et Pécuchet* ?

RÉPONSE : Le manuscrit primitif déposé à la Bibliothèque Municipale de Rouen (Ms. gg 10) porte successivement le titre de : *Dubolard et Bécuchet*, *Bolard et Manichet*, *Bouvard et Pécuchet*. Et, par ailleurs, en sous-titre : *Histoire de deux Bonshommes* (ou) *Histoire de deux Cloportes*.

Il est à noter que le nom de Pécuchet, mis en dernier lieu par Flaubert, est celui de l'un des associés de la banque Faucon-Pécuchet et C^{ie}, de Rouen, qui, prise dans les difficultés financières Commanville, connu les pires difficultés, et, par surcroît, donna tant de soucis à Flaubert.

Peut-on y voir une malice du grand écrivain ?

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Légion d'Honneur

Le *Journal Officiel* du 6 février 1953, publiant le décret du 28 janvier 1953, porte nomination comme Officier de la Légion d'honneur de M. Jean Pommier, professeur au Collège de France et membre du Comité de Direction de la Société des *Amis de Flaubert*.

En enregistrant cette heureuse nouvelle, notre Société se réjouit tout particulièrement de cette haute distinction qui récompense un passé littéraire abondant et un dévouement sans borne à la cause du grand Flaubert.

M. Jean Pommier n'est pas seulement le savant professeur, l'érudit précieux du Collège de France. C'est un très grand écrivain, un chercheur infatigable autant que précis et un ami sincère dont la fidélité à notre égard ne s'est jamais, bien au contraire, démentie.

La Société des *Amis de Flaubert* adresse au nouvel Officier ses très vives félicitations.

La Bibliothèque Flaubert à Croisset

La Bibliothèque de Gustave Flaubert, qui était jadis la propriété de Louis Bertrand et avait été cédée à l'Académie Française, vient, après de vives démarches de notre Société, de regagner Croisset (9 juillet 1952).

Cette Bibliothèque comprend deux grands corps de chacun deux mètres de haut, un mètre cinquante de large et quarante centimètres de profondeur. C'est le meuble classique avec rayons découverts en haut et coffrets à la partie inférieure, encadré par de magnifiques colonnes torsées et coiffé d'une corniche richement sculptée.

Elle comprend en outre deux meubles latéraux plus petits et finement ciselés.

La Bibliothèque compte 1.570 volumes qui ne sont pas tous de l'époque de Flaubert et dont, plus de la moitié, sont postérieurs à cette époque comme ayant été acquis ou recueillis par M^{me} Franklin-Grout, la nièce de l'écrivain.

Les 700 volumes Flaubert offrent le plus réel intérêt, presque tous ayant été utilisés par le romancier et plusieurs offrant de rares ou riches reliures.

La Bibliothèque a été donnée par l'Académie Française à la Société des *Amis de Flaubert* et à la ville de Canteleu-Croisset, qui en assure le précieux entretien, et mise dans la grande salle de la mairie.

Elle est accompagnée du fauteuil (absolument authentique) de Gustave Flaubert et de quelques objets accessoires. On peut la voir tous les jeudis de 14 à 16 heures.

**

Conférence de M. Aimé Dupuy

Inspecteur honoraire de l'Enseignement à Tunis

faite à la Société des Amis de Flaubert

le Dimanche 19 Octobre 1952

Invité par notre Société, M. Aimé Dupuy a fait, le dimanche 19 octobre 1952, au Musée de l'Hôtel-Dieu à Rouen, une très belle conférence sur *Le Voyage de Flaubert à Tunis en 1858* et *Les Origines de Salammbô*.

On sait, en effet, que Gustave Flaubert, dès les premières lignes de *Salammbô*, s'aperçut qu'il n'avait point les éléments suffisants pour mener à bien son œuvre et résolut, sans plus tarder, de se rendre aux ruines de Carthage et à Tunis pour se documenter utilement.

Le voyage de l'écrivain, parti de Marseille pour gagner Tunis, via Alger, a été relaté dans un de ses nombreux Carnets de Voyage (actuellement en dépôt à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris), — carnet qui porte le numéro 10 et dont plusieurs flaubertistes, notamment M. René Dumesnil et M^{me} J.-M. Durry, ont donné de précieuses analyses.

La conférence de M. Aimé Dupuy, particulièrement documentée, a vivement intéressé le nombreux auditoire venu pour l'entendre. Le savant orateur a repris l'analyse du fameux Carnet n° 10 — mal lu, selon lui — et a détaillé les différentes phases du voyage de Flaubert. Il a marqué la réelle opposition entre l'Algérie de l'époque (1858), encore militarisée, peu vivante, et la Tunisie, toute vibrante encore de la civilisation latine. Flaubert n'a pas caché son enchantement tunisien, accueilli qu'il fut par

des diplomates avisés et d'incontestables lettrés et artistes. Il en rapporta une abondante moisson qui lui permit d'écrire *Salammbô*.

La manifestation littéraire était présidée par M. Lavalade, inspecteur primaire de l'Enseignement à Rouen, représentant au dernier moment M. René Delrieu, inspecteur universitaire de l'Académie de Caen.

M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société, présenta M. Aimé Dupuy, qui fut vivement félicité par M. Lavalade.

M. Aimé Dupuy a eu l'heureuse possibilité de refaire sa brillante conférence à l'Ecole Normale de Jeunes Filles de Rouen, le jeudi 29 janvier 1953.

Nous aurions vivement souhaité publier le texte de cette conférence, mais M. Dupuy ayant obtenu l'insertion de ce texte dans « La Revue de la Méditerranée » (Alger), nous le publierons, d'accord avec cette Revue, dans notre prochain Bulletin.

**

Conférence de M. Gabriel Reuillard sur l'amitié littéraire de Flaubert et de Zola (Dimanche 21 Décembre 1952)

M. Gabriel Reuillard, homme de lettres bien connu des Normands, a été reçu par la Société des Amis de Flaubert, à Rouen, Musée de l'Hôtel Dieu, le dimanche 21 décembre 1952. Il y a fait une remarquable conférence — dont le texte paraît en tête de ce Bulletin — sur l'Amitié Littéraire de Flaubert et de Zola.

La séance était présidée par M. Jacques Toutain qui, rappelant en quelques mots les origines rouennaises de Gabriel Reuillard, le félicita pour une fidélité qui ne s'est jamais démentie à sa ville natale, ainsi qu'à ses amis.

Gabriel Reuillard, entrant tout de suite dans le vif du sujet de sa conférence, rappela que Flaubert appartenait à la génération précédant celle de Zola. Le procès de Madame Bovary l'avait placé au premier rang des écrivains non conformistes d'alors, lesquels revendiquaient le droit de tout exprimer pourvu que ce fût avec art.

Zola, qui voyait en Flaubert « le peintre et le philosophe de la vie moderne », devait le rencontrer à Paris. Il trouva en lui un « romantique impénitent qui l'étourdissait pendant des heures sous un déluge de théories stupéfiantes ».

Zola devint cependant l'ami de Flaubert.

Malgré les emportements bien connus du maître, cette amitié ne fut jamais prise en défaut.

C'est après la chute de sa pièce, *Le Candidat*, au Vaudeville, que Flaubert fonda le fameux dîner des auteurs sifflés. Goncourt, avec Henriette Maréchal ; Daudet, avec *L'Arlésienne*, et Zola, avec toutes ses pièces, en faisaient partie de droit.

L'amitié de Zola pour Flaubert ne se démentit jamais et ce dernier lui rendait entièrement son affection. Il prônait les œuvres de Zola près de ses amis.

Un dimanche de Pâques, Zola, Goncourt et l'éditeur Charpentier

allèrent passer une journée à Croisset. Flaubert paraissait en pleine santé ; six semaines après, il était foudroyé par l'apoplexie.

Lorsque Maupassant télégraphia cette douloureuse nouvelle, Zola la reçut comme un coup de massue.

Il revint à Croisset avec Goncourt et Charpentier pour assister aux obsèques, dont il fit un magistral reportage.

C'est par la lecture de ce poignant reportage que se termina la conférence de Gabriel Reuillard sur l'amitié de deux grands écrivains qui furent aussi de grands esprits et deux grands cœurs.

Des applaudissements prolongés soulignèrent alors toute la satisfaction éprouvée par les auditeurs et simplifia la tâche du Président Jacques Toutain, chargé de le féliciter et de le remercier au nom de tous pour cette magnifique conférence qui comptera dans les annales de la Société des Amis de Gustave Flaubert.

G. P.

**

Conférence de M. René-Marie Martin sur Flaubert et Bouilhet

M. René-Marie Martin, le très dévoué Conservateur du Musée de l'Hôtel-Dieu de Rouen, a prononcé, le dimanche 10 mai dernier, au cours de la manifestation littéraire annuelle de la Société des Amis de Flaubert, une remarquable conférence sur *Un Intime de Flaubert : Louis Bouilhet*.

M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société des Amis de Flaubert, à défaut de présentation du conférencier, qui était ici chez lui, le remercia de son zèle infatigable à la cause flaubertienne et souligna l'activité dont M. R.-M. Martin avait toujours fait preuve tant au Musée de l'Hôtel-Dieu qu'à la Société des Amis de Flaubert.

Pour le seconder dans sa tâche, M. René-Marie Martin avait fait appel au talent éprouvé du populaire A. Pierre-Pani, ainsi qu'à M^{me} Suzanne Vallot, dont l'impeccable diction et la voix chaude et vigoureusement timbrée devaient faire florès en la circonstance.

Louis Bouilhet, qui naquit à Cany le 27 mai 1821, aurait pu faire un chirurgien comme son bisaïeul. Mais poète et dramaturge dans le fond de l'âme, il renonça bientôt aux études commencées — il fut admis comme interne à l'Hôtel-Dieu — pour se lancer dans la littérature.

Aussi mena-t-il une existence assez précaire.

C'est cette existence, avec ses déconvenues, ses joies, ses amours, ses réussites littéraires et dramatiques et aussi ses déboires, que le conférencier décrivit avec de bien savoureux détails dont beaucoup étaient fort peu connus.

Mais, en toutes circonstances, l'amitié de Gustave Flaubert ne lui fit jamais défaut. Aujourd'hui, les deux amis reposent au Cimetière Monumental, dans des tombes voisines, entretenues par la ville, qu'ils ont tant honorée.

M. René-Marie Martin, de même que M^{me} Suzanne Vallot et M. A. Pierre-Pani, ont été fréquemment applaudis au cours de la séance.

M. Jacques Toutain, tout en soulignant le brillant succès obtenu, les félicita chaleureusement au nom de tous les Amis de Gustave Flaubert, qui étaient venus fort nombreux à cette réunion.

G. P.

Assemblée Générale de la Société

Le dimanche 10 mai 1953, à l'issue de la manifestation littéraire, la Société des Amis de Flaubert a tenu son assemblée générale annuelle. Le Président a donné lecture du rapport moral, ainsi établi :

Rapport Moral

Compte rendu d'activité pendant l'année 1952

Le Comité de Direction de la Société des Amis de Flaubert doit à ses adhérents le compte rendu de l'activité de la Société pendant l'année 1952. Le voici en ses différents éléments :

Le Jeudi 13 Mars 1952. L'assemblée générale s'est réunie au Musée de l'Hôtel-Dieu et le Comité de Direction a procédé à la réélection de ses membres pour l'exercice 1952-1953.

Ont été élus :

Président : M. Jacques Toutain, ancien vice-président, en remplacement de M. René Dumesnil, dont le mandat de trois ans (1949-1952) est arrivé à expiration et qui n'a pas sollicité le renouvellement de son mandat.

Vice-Président : M. Jean Pommier.

Le deuxième poste de vice-président a été provisoirement laissé vacant.

Secrétaire général : M. R.-M. Martin a été réélu dans ses fonctions.

Trésorier : M. R.-M. Martin, qui exerçait depuis le renouvellement de la Société en 1948 les fonctions de Trésorier, ayant prié le Comité d'élire un Trésorier en dehors de lui, tant pour raisons de santé que par nécessité statutaire, a été remplacé dans ses fonctions par M. René Senilh, membre du Comité, qui les a acceptées.

Le 20 Mars. Le Bureau nouvellement nommé a été reçu par M. Tissot, adjoint aux Beaux-Arts de la ville de Rouen, auquel il a exposé les nécessités de remeubler le Pavillon Flaubert de Croisset comme il l'était avant guerre.

Le Bureau a laissé à M. l'Adjoint des photographies (cartes postales et autres) du Pavillon prises à l'époque, illustrant cette différence.

Le Bureau a également demandé que le jardin entourant le Pavillon soit remis en l'état où il était autrefois. Là encore, les transformations (notamment du jardin fleuri à gauche du Pavillon en jardin potager) apparaissent regrettables.

Il a enfin suggéré que les alentours du Pavillon soient aménagés, notamment l'espace en colline dominant le jardin, et où était autrefois l'emplacement appelé **Le Mercure**.

M. Tissot, adjoint aux Beaux-Arts, a pris bonne note des observations présentées et a promis d'intervenir.

Le 8 Mai, anniversaire de la mort de Gustave Flaubert, les membres du Bureau se sont rendu au Pavillon de Croisset, puis au Musée de l'Hôtel-Dieu, où ont eu lieu deux brèves cérémonies du Souvenir.

Le 18 Mai 1952, la Société a tenu une première manifestation littéraire, sous la présidence de M. P.-R. Wolf, directeur de « Paris-Normandie », au cours de laquelle M. André Renaudin, homme de lettres et directeur de l'Agence Parisienne de « Paris-Normandie », a fait une

très vivante conférence sur Lapière et Flaubert. Fr.-Ch. Lapière, le directeur du « Nouvelliste de Rouen », était l'ami intime de Gustave Flaubert, et les anecdotes n'ont point manqué d'être contées avec beaucoup d'esprit par le distingué conférencier, membre de notre Comité de Direction.

Le Vendredi 6 Juin 1952, la Société des Amis de Flaubert recevait, au Pavillon de Croisset, aux côtés de la Municipalité de Rouen, une délégation de personnalités havraises, à la tête de laquelle se trouvait M. Courant, député-maire du Havre, et trois de ses adjoints, venue pour inaugurer la Foire-Exposition de Rouen.

La réception fut brillante et le Pavillon visité avec profit.

Le Samedi 7 Juin, la Société recevait un pèlerinage littéraire organisé par les « Nouvelles Littéraires » de Paris, mené par M. André Bourin, rédacteur à ce journal, et M. Van Moë, président général des Libraires de France.

Le lieu de réception fut le Pavillon de Croisset, où M. Jacques Toutain conduisit les excursionnistes.

Après cette visite, le pèlerinage littéraire regagna Rouen pour y être reçu à la maison natale de Pierre Corneille par la Municipalité de Rouen et notre Société.

Le 9 Juillet 1952, la Société a eu la joie d'apprendre le retour à Croisset de la Bibliothèque de Gustave Flaubert, appartenant à l'Académie Française, après avoir été la propriété de Louis Bertrand et donnée par cette Assemblée à la Société des Amis de Flaubert pour être déposée à la Mairie de Canteleu-Croisset.

Il s'agit là d'un retour inespéré pour lequel notre Société, depuis quatre ans, n'a ménagé ni son temps ni sa peine.

La Bibliothèque comprend deux corps de meuble aux colonnes torsées et belles corniches, deux bibliothèques adjointes, 1.500 volumes, sur lesquels 700 furent la propriété personnelle de Flaubert, les autres ayant été amassés par M^{me} Franklin-Grout. A la Bibliothèque se trouve joint le fauteuil de Flaubert — celui-là absolument authentique — et quelques souvenirs de l'écrivain.

Le 19 Octobre, la Société des Amis de Flaubert a tenu une deuxième réunion littéraire publique, sous la présidence de M. Lavalade, inspecteur de l'Enseignement, et au cours de laquelle M. Aimé Dupuy, inspecteur honoraire de l'Enseignement à Tunis, a fait devant une nombreuse assistance une brillante conférence sur le Voyage de Flaubert à Tunis en 1858 et les Origines de Salammbô.

Le distingué conférencier a montré l'influence profonde de la Tunisie et de la visite aux ruines de Carthage sur Flaubert, et combien les conversations qu'il avait eues avec les personnalités du lieu avaient été profitables à l'écrivain.

Le 12 Décembre, les membres du Bureau se sont rendus en pèlerinage annuel au Cimetière Monumental de Rouen et sur les tombes de Flaubert et de Bouilhet, pour y déposer des gerbes de fleurs. MM. Tissot, adjoint, et Mac-Grath, secrétaire général du département, s'étaient joints à la délégation.

Le 21 Décembre, la Société a tenu une nouvelle réunion littéraire publique, au cours de laquelle M. Gabriel Reuillard, homme de lettres, a fait une brillante conférence sur l'Amitié littéraire de Flaubert et de Zola. Cette réunion, tenue dans le cadre du cinquantenaire de la mort d'Emile

Zola, a remporté un joli succès, tant par l'assistance nombreuse que par l'exposé du distingué conférencier.

Le Samedi 27 Décembre, votre Président — accompagné de M. Gabriel Reuillard — a eu l'heureuse possibilité de visiter l'exposition consacrée à la Bibliothèque Nationale de Paris, à Emile Zola, et contenant parmi les 700 numéros exposés, de nombreux documents de Gustave Flaubert, notamment lettres de Flaubert à Zola, livres dédicacés de Zola à Flaubert.

M. J. Toutain et M. G. Reuillard ont été aimablement reçus par M. le docteur Jacques-Emile Zola, fils du grand écrivain, et par M. Jacques Suffel, directeur adjoint de la Bibliothèque Nationale.

MM. le docteur Zola et Suffel ont alors promis d'aider dans toute leur mesure la Société des Amis de Flaubert à tenir dans le courant de la présente année et à Rouen l'exposition projetée Flaubert-Zola.

La Société a édité dans le courant de l'année deux Bulletins des Amis de Flaubert, comprenant chacun une cinquantaine de pages et envoyés non seulement aux adhérents, mais aux personnes étrangères à la Société en ayant fait la demande.

Elle a reçu dans le courant de l'année :

M^{lle} Maria Guerri, de l'Université de Milan, venue à Rouen et à Chantilly pour y étudier l'influence de Bouilhet sur Flaubert et prendre communication des lettres et manuscrits des deux écrivains ;

Miss Constance West, de l'Université de Cambridge, venue à Rouen pour y étudier les manuscrits Flaubert à la Bibliothèque Municipale.

Elle a écrit à plus de 500 correspondants dans l'année et fourni de nombreux renseignements à ceux et à celles qui lui ont fait l'honneur de l'interroger.

La Société a continué son recrutement d'adhérents — 40 adhésions nouvelles ont été recueillies dans le courant de l'année. Les cotisations ont été régulièrement encaissées ; on ne compte qu'une minorité de démissionnaires (cinq).

La Société comprend actuellement 205 adhérents, sur lesquels 60 résident à l'étranger.

Elle a des correspondants en Angleterre (M. Spencer et Miss C. West), en Belgique (M. Liebrecht), en Suisse (M. Brosset), en Eire (M. Roche), aux Pays-Bas (M. Chevrolet), en Italie (M^{lle} Guerri), en Suède (M. Renvall), en Allemagne (M. Urban), aux Etats-Unis (M. Walsh), au Canada (M. Bruchesi), en République de Cuba (M. Barreras).

La trésorerie est parfaitement équilibrée, ainsi que le prouve notre compte rendu financier.

Elle tiendra prochainement une Exposition Flaubert-Zola avec des documents émanants de la Bibliothèque Nationale ou obligeamment prêtés par la famille Zola.

Dès le début de l'automne, notre Société reprendra ses manifestations littéraires.

C'est dire que nous devons envisager l'avenir avec confiance si, comme nous l'espérons vivement, les adhérents nous y encouragent et les Pouvoirs publics nous aident.

RAPPORT FINANCIER

M. René Sénilh, trésorier du Comité, a ensuite donné lecture du compte rendu financier (exercice 1952), qui s'établit en recettes à 248.637 francs (Société et Bulletin) et en dépenses à 197.843 francs, avec toutefois, dans le bénéfice, emploi d'une subvention exceptionnelle du Conseil Général de la Seine-Inférieure.

Questions Diverses. — Un court échange de vues a eu lieu au sujet des prochaines manifestations artistiques et littéraires de la Société.

Il est également parlé de la Bibliothèque Flaubert à Croisset. L'Assemblée émet le vœu que les conditions de visite de la Mairie de Canteleu-Croisset soient facilitées.

**

Visite de la Société Française de l'Histoire de la Médecine au Musée Gustave Flaubert

Une délégation de la Société Française de l'Histoire de la Médecine, venue à Rouen le dimanche 7 juin 1953, a notamment visité le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu. Conduite par M. le médecin général des Cilleuls et par M. le docteur René Hélot, de Rouen, elle a été reçue par M. Jacques Toutain, président de la Société des Amis de Flaubert, et par M. R.-M. Martin, conservateur du Musée.

Elle a visité les salles du Musée et du logement des Flaubert, ainsi que les salles de l'Ecole de Médecine et de la Pharmacie de l'Hôtel-Dieu et, dans la soirée, la délégation s'est rendue à la cathédrale et à l'aire Saint-Maclou.

**

L'Exposition Flaubert-Zola

L'Exposition Flaubert-Zola a été tenue avec un indéniable succès au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen, du samedi 20 juin au dimanche 5 juillet 1953.

Cent vingt documents, manuscrits, imprimés, correspondance, photographies des deux écrivains, placés dans des vitrines, ont été examinés avec le plus vif intérêt.

La Société des Amis de Flaubert avait fait une large part aux Soirées de Médan, à la correspondance d'entre Zola et Flaubert, à la Bête Humaine (dont l'action se passe aux environs de Rouen) et exposé notamment les onze volumes de Zola dédiés à Flaubert et qui se trouvent à la Bibliothèque de Croisset.

La Presse régionale et parisienne avaient réservé le meilleur accueil à cette manifestation régionaliste et littéraire qui a illustré l'amitié célèbre des deux écrivains.

Nos Correspondants à l'Etranger

EN ITALIE

Nos correspondantes en Italie, M^{me} Lorenza Maranini-Balconi (Pavie) et M^{lle} Maria Guerri (Milan) font preuve l'une et l'autre d'une remarquable activité.

M^{me} Lorenza Maranini, professeur de Littérature française à l'Université de Pavie, a publié une thèse sur *La Fatalité et La Nature dans Madame Bovary*. La traduction en français de cette thèse paraît en tête du présent Bulletin.

Notre correspondante a publié également un opuscule sur **Novembre**, l'œuvre de jeunesse de Gustave Flaubert, éditée après sa mort. Nous publierons la traduction de cette étude dans le prochain Bulletin.

**

M^{lle} Maria Guerri, après un fructueux séjour en France, à Rouen et à Chantilly, a eu l'heureuse possibilité de compiler de précieux documents sur la thèse qu'elle prépare : **L'Influence de Bouilhet sur Flaubert**. Elle a obtenu notamment à Chantilly (propriété de l'Institut de France, collection Lovenjoul), communication des 500 lettres écrites par Bouilhet à Flaubert. La lecture de ces lettres a été particulièrement profitable à M^{lle} Maria Guerri.

Cette érudite infatigable, dans *La Revue de Littérature Moderne* (Université Bocconi de Milan) et en collaboration avec M. le professeur Bruno Revel — dont nous reproduisons ci-dessus la belle étude sur **L'Influence de Bouilhet sur Flaubert** — présente quelques-unes de ces lettres que nous publierons dans notre prochain Bulletin.

M^{lle} Guerri accompagne cette publication de la note suivante, dont elle nous a envoyé le texte traduit et que nous insérons volontiers :

« Les lettres de Bouilhet adressées à Flaubert, qui font partie actuellement de la Collection Lovenjoul de Chantilly (Oise) et parmi lesquelles ont été choisies celles qui précèdent, sont à peu près 500.

» Tandis que la correspondance de Flaubert s'enrichit continuellement, et plusieurs volumes de lettres inédites vont paraître prochainement, grâce aux travaux de R. Dumesnil et de J. Pommier, la correspondance de Bouilhet restait jusqu'à présent plutôt dans l'ombre. Les spécialistes de ce « chapitre » d'histoire littéraire s'étaient montrés à un premier moment bien incertains sur son sort. Les uns en affirmaient sa destruction, les autres en soutenaient son existence.

» En réalité, les lettres de Bouilhet à Flaubert étaient restées en possession de M^{me} Franklin-Grout à Antibes. Seulement, en 1919, M. le chanoine Letellier put les voir et, en 1927, M. Albalat. Après quoi, à la mort de M^{me} Franklin-Grout, on en perdit la piste.

» C'est avec l'aide charmante de quelques flaubertiens passionnés, auxquels je tiens à exprimer ici mes remerciements les plus vifs, à savoir : M. Jacques Toutain-Revel, président de l'Association des Amis de Flaubert ; M. le chanoine Letellier, membre de l'Académie de Rouen, et de M^{lle} Gabrielle Leleu, bibliothécaire dans la même ville et auteur d'*Une Source inconnue de Madame Bovary : le Document Pradier*, que j'ai pu parvenir à en retrouver les traces, d'Antibes à Chantilly.

» Après la mort de M^{me} Franklin-Grout, la correspondance de Bouilhet ne fut pas envoyée, avec d'autres documents flaubertiens, à la Bibliothèque de Rouen, mais fit partie du don Franklin-Grout à l'Institut de France : d'ici, elle fut incorporée à la Collection Lovenjoul de Chantilly, précieuse collection de manuscrits, de lettres, de livres concernant Balzac, George Sand, de Musset, Sainte-Beuve et Gautier. A ce point, la bienveillance de Marcel Bouteron, de l'Institut, conservateur excellent et scrupuleux de la Collection, me donna la permission non seulement de pénétrer dans le « sacraire » du vicomte belge, mais aussi de consulter les lettres Bouilhet-Flaubert.

» Dans le choix qui précède, j'ai tâché d'ordonner chronologiquement les différentes lettres. Rarissimes, hélas ! sont les lettres datées de la main de l'auteur : certaines d'entre elles portent une date au crayon,

d'ailleurs approximative, à moins qu'il ne s'agisse de la date du timbre poste.

» Les lettres de Bouilhet que j'ai examinées appartiennent presque entièrement à la période de Mantes (1857 à 1867). Dans les mêmes années, aux lettres de Bouilhet ne correspondent que sept lettres de Flaubert, presque égarées dans les neufs volumes de l'Édition Conard. Il est presque impossible de mettre en relation les lettres du premier avec les réponses du second. Les lettres de Bouilhet ne sont d'ailleurs pas toutes déchiffrables : l'encre presque effacée et le manque presque total de ponctuation rendent souvent la tâche difficile.

» Une partie de cette correspondance concerne des questions familiales, une autre montre une écriture pressée, écrite sous l'emportement du moment, ou bien pour communiquer précipitamment que sept lettres de désirs urgents. Une grande partie contient pourtant des scénarios détaillés de pièces théâtrales que Bouilhet, devenu, pour vivre, auteur de théâtre, soumettait à Flaubert pour en avoir des conseils, des idées, des données, des encouragements.

» Après un examen de la correspondance de Bouilhet, on ne peut que conclure en constatant comment Bouilhet faisait continuellement appel aux conseils de Flaubert. On peut affirmer que cela est le refrain continuel de toute cette correspondance. Et non seulement des lettres que nous publions ici. Les appels réitérés se répètent continuellement : « L'époque juste me manque, il y a trop à choisir. As-tu quelque idée ou quelque préférence, toi ? Dis-moi cela dans ta prochaine lettre (1^{er} sept. 1861) ». Ou encore : « Tâche de me trouver un fait quelconque. Creuse ta tête profonde et envoie-moi une idée, un thème, réponds-moi vite... ». Et on pourrait multiplier les exemples.

» Maria GUERRI ».

**

Gustave Flaubert en Suisse

A la Société d'Histoire de Genève Manuscrits inédits de Gustave Flaubert

Les membres de la Société d'Histoire ont eu le privilège d'entendre, hier soir, Mr Théodore Besterman parler de Voltaire jugé par Flaubert. C'était la première fois que le Directeur de l'Institut Voltaire prenait la parole publiquement dans notre ville. Il est donc réjouissant que cette causerie ait eu lieu sous les auspices de la Société d'Histoire, dans l'ambiance hospitalière de l'Athénée.

Le conférencier, qui est de langue anglaise, s'excusa d'abord avec bonne grâce de son accent et du fait qu'il lirait sa communication. Puis il entra dans le vif du sujet en présentant un manuscrit de Flaubert qu'il vient d'acquérir pour l'Institut des Délices. Il s'agit de notes et d'extraits faits par l'auteur de « Madame Bovary » en lisant l'« Essai sur les mœurs » de Voltaire. C'est un grand cahier où sont disposées avec beaucoup de soin les citations de Voltaire avec leurs références exactes, et les notes de Flaubert en regard. L'écriture est petite et minutieuse.

Les passages commentés sont choisis avec un éclectisme un peu déroutant. Ils vont du cérémonial pontifical à la politique suisse, en passant par Tamerlan. Les appréciations de Flaubert sont tout aussi variées : tantôt il approuve aveuglément ; tantôt il ironise ou morigène...

Il ressort pourtant de ces textes que Flaubert a été constamment préoccupé par Voltaire. Le talent laborieux de l'un ne pouvait qu'être

ébloui par la géniale facilité de l'autre. Flaubert va jusqu'à dire du patriarche de Ferney : « C'est pour moi un Saint », et plus loin, il déclare qu'il « aime Voltaire » autant qu'il « déteste Rousseau ». On comprend dès lors l'intérêt que présente pour l'Institut Voltaire la possession d'un tel manuscrit.

(*La Tribune de Genève*. — Vendredi 14 novembre 52).

**

REPUBLIQUE DE CUBA

M. le Docteur Antonio Barreras

Notre Société a reçu une correspondance particulièrement chaleureuse de M. le Docteur Antonio Barreras, domicilié à LA HAVANE, République de Cuba, qui accepte volontiers d'être notre correspondant en Amérique latine.

M. le D^r Barreras s'exprime en ces termes :

La Havane, 5 Avril 1953.

Mon cher Président Toutain,

Mille remerciements pour votre généreuse lettre du 26 mars dernier que j'ai lue avec une grande émotion et que je garde parmi mes papiers les plus chers.

Dans le désir de faire partie des Amis de Flaubert, je vous envoie un chèque adressé à vous, qui représente à peu près 300 francs français.

J'espère que vous m'enverrez les règlements, les bulletins et ma carte d'associé-correspondant à Cuba, distinction, celle-ci, que j'accepte enchanté et que je vous promets d'exercer de mon mieux pour la mémoire du grand auteur de *Madame Bovary*.

Dans ma situation comme votre représentant à Cuba, je vous enverrai un merveilleux travail, en espagnol, dû à la plume de notre plus grand homme, José Martí (1853-1953), dont nous célébrons maintenant le centenaire. Ce travail date de 1880 et il a comme sujet : Flaubert et surtout Bouvard et Pécuchet. José Martí est l'écrivain le meilleur de Cuba — et j'ose affirmer qu'il est aussi le meilleur de l'Amérique — en plus d'être notre libérateur, notre cher apôtre, qui nous a donné l'indépendance de Cuba. Son amour pour la France, son amour pour Victor Hugo, son adhésion à l'esprit français qu'il trouva dans deux voyages en France proclament son esprit universel. Dans ce livre, il parle de sa connaissance et de son admiration pour Flaubert. Nous venons de célébrer à La Havane un Congrès d'Ecrivains Martiniens pour célébrer le centenaire de José Martí. A ce Congrès a assisté l'écrivain français Francis de Miomandre. Je me permets de vous suggérer la convenance que ce livre, dont je vous enverrai un de ces jours-ci, soit traduit par Miomandre. De cette manière, on fait un hommage à Flaubert et, indirectement, l'immortelle France, ayant les Amis de Flaubert comme intermédiaires, rendra hommage elle aussi au génial écrivain José Martí à l'occasion de son centenaire.

Je vous enverrai peu à peu tout ce qu'on a publié sur Flaubert : des livres anciens ou récents publiés à Cuba et écrits par des Cubains, et même des citations ou des allusions à propos de Flaubert.

Mes respects aux amis et camarades des Amis de Flaubert. Et pour vous, mon cher Président Toutain, mes considérations les plus distinguées.

Signé : D^r Antonio BARRERAS.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

La Revue de l'Histoire Littéraire de la France (janvier-mars 1953), qui vient de paraître, consacre de nombreuses pages à Flaubert et à son œuvre. C'est d'abord un article de Bauchard sur *Flaubert et Madame Schlésinger*, où l'auteur donne de précieux renseignements sur le bref séjour (15 juillet-28 juillet 1865) que Gustave Flaubert fit à Baden-Baden (Allemagne) où demeurait la famille Schlésinger et où il dût rencontrer Elisa Schlésinger, née Foucault, le prototype de Madame Arnoux de l'*Education Sentimentale*.

C'est ensuite d'Alexis François sur *Flaubert, Du Camp et la Révolution de 1848* où, se servant des éléments puisés dans les *Souvenirs de l'année 1848* de Maxime Du camp et dans la *Correspondance* de Flaubert, l'auteur retrace d'excellente façon le séjour à Paris, pendant les journées tragiques de février 1848, des deux inséparables amis Flaubert et du Camp. On sait la part donnée par Flaubert à ces journées, dans son *Education Sentimentale*.

Sous le titre *Notes Vétilleuses sur la Chronologie de l'Education Sentimentale*, Joseph Pintel apporte quelques critiques de détail et des observations non dénuées de précision sur les erreurs ou les fantaisies des dates et des calculs du temps dans l'*Education*.

Enfin, Jacques Heuzey, petit-fils de l'ami de Gustave Flaubert (Léon Heuzey), apporte une contribution de premier ordre sur les *Sources inédites de la Tentation de Saint Antoine*, telles que la description d'Alexandrie, les références de Strabon, l'épisode du Publicain, le Phare, le Môle, les barques thalamèges de la célèbre capitale, etc... en se servant notamment de la correspondance de Léon Heuzey.

Le même numéro de la Revue *H. L. Fr.* donne de complètes critiques de trois ouvrages parus à des dates différentes sur l'œuvre de Flaubert.

Madame Bovary, nouvelle version précédée des scénarios inédits, par MM. J. Pommier et G. Leleu.

Commentaires sur Madame Bovary, par Léon Bopp (qualifié à juste titre de travail de Bénédictin) et dont l'ampleur étonne autant d'ailleurs qu'elle séduit.

Flaubert et ses Projets inédits, par Marie-Jeanne Durry, dans lequel l'auteur analyse les *Carnets* de Flaubert (spécialement ceux portant les numéros 17, 19, 20, qui sont à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris), pour en tirer d'opportunes conclusions sur les projets littéraires de Flaubert, ceux qu'il a réalisés et ceux que le temps ne lui a point permis de mener à bonne fin.

Enfin, le même numéro de la Revue *H. L. Fr.*, accueillant avec grande bienveillance l'effort de notre Société, signale dans le compte rendu bibliographique les articles parus dans le dernier numéro des *Amis de Flaubert*. Nous l'en remercions vivement.

PHOTOGRAPHIES DES MANUSCRITS de Gustave Flaubert

Notre Société est en mesure de fournir à nos adhérents des clichés des différents manuscrits de Gustave Flaubert, déposés à la Bibliothèque Municipale de Rouen. Chaque cliché, représentant une page de manuscrit, est de 300 francs, envoi en sus.